



COBRET/APA

## DOSSIER SPÉCIAL

### Bourdieu, intellectuel de combats

LA MORT du sociologue Pierre Bourdieu, le 23 janvier à Paris, a suscité de très nombreuses réactions, en France comme à l'étranger. Jacques Chirac estime que Pierre Bourdieu a montré combien « le temps de l'économie n'est pas celui de la culture ».

Dans un dossier spécial de six pages consacré à l'œuvre de cet intellectuel engagé, Le Monde analyse son apport à la pensée

contemporaine, revient sur les polémiques provoquées par ses prises de position. « Comme Foucault, nous écrit le philosophe allemand Jürgen Habermas, il appartenait à ces esprits de grande ambition académique qui rendent impossible à tous et à chacun de mettre une barrière entre l'engagement politique et l'engagement intellectuel. »

Lire pages 15 à 20, les revues de presse page 14 et notre éditorial page 21

# L'Amérique croit en la reprise

Alan Greenspan affirme que les Etats-Unis s'apprêtent à sortir de la récession. Mais le président de la Réserve fédérale estime que le rebond de la croissance sera limité

ALAN GREENSPAN, président de la banque centrale américaine, a expliqué, jeudi 24 janvier, devant la commission budgétaire du Sénat son optimisme sur l'évolution de l'économie américaine. « Nous sommes à la croisée des chemins, très proches d'une variation nulle du PIB », autrement dit de la fin de la récession dans laquelle les Etats-Unis sont entrés en mars 2001. « Il y a des signes récents que certaines forces qui ont affaibli notre économie l'année dernière commencent à se réduire et l'activité se raffermit », a ajouté le président de la Réserve fédérale. Il attend une reprise de la production et un regain des investissements et juge « pas essentiel » le vaste plan de relance que la Maison Blanche essaie de faire adopter par le Parlement. M. Greenspan souligne toutefois que la consommation des Américains, jusqu'ici soutenue malgré la crise et les attentats du 11 septembre, reste dépendante du rythme des licenciements qui « s'est accéléré ces derniers mois ».

Cette remarque de prudente n'a pas été entendue par les marchés



financiers. Rendue inquiète par des propos plus pessimistes tenus le 11 janvier par M. Greenspan, la Bourse américaine, qui misait sur une reprise depuis la fin septembre, avait fléchi ces deux dernières semaines. Les investisseurs ont été rassurés.

La reprise sera-t-elle forte ? Les économistes de banques le pensent ou, du moins, le pensaient jusqu'alors. M. Greenspan les a mis en garde en expliquant que la récession a été trop peu profonde pour que le rebond soit haut. L'économie américaine n'a pas effacé ses faiblesses et continue de souffrir de déséquilibres : une épargne trop faible, un déficit commercial élevé. C'est ce qui fait craindre à certains analystes, notamment européens, que la reprise qui se dessine pourrait n'être que de faible ampleur, voire de faible durée et qu'une rechute est possible. Tel n'est pas l'avis de la majorité des experts américains qui tablent sur les forces « structurelles » de l'Amérique.

Lire pages 22 et 25

## ENQUÊTE

### L'autre affaire des otages



APRÈS la polémique sur les otages du Liban, une autre affaire embarrasse l'entourage de Charles Pasqua : la libération de pilotes retenus en Bosnie en 1995. Dans un entretien, l'homme d'affaires Arcadi Gaydamak justifie son intervention.

EMIL VAS/AP

KABOUL de notre envoyé spécial « L'euro ? Non, on ne connaît pas. Qu'est-ce que c'est ? » Devant le marché au change, le centre nerveux et grouillant du « quartier des affaires » de Kaboul, le long de la rivière aujourd'hui asséchée, le jeune homme avoue son ignorance avec un sourire désolé. Un autre changeur, qui tient en main des épaisses liasses d'afghanis, la monnaie nationale, l'interrompt : « Mais si ! je le sais, c'est la nouvelle monnaie européenne. Je l'ai appris en écoutant les émissions en persan de la BBC. Tous les soirs, à la fin des programmes, on nous donne le cours de l'euro. » Un troisième intervient, coiffé d'un bonnet blanc et emmitouflé dans son « patou », le châle afghan. « Moi, dit-il avec fermeté, je ne change pas d'euros. Mais allez donc vous promener là-bas à l'intérieur du marché. Là-bas, ils les acceptent peut-être. »

Rapidement, comme c'est souvent le cas en Afghanistan, un attroupement de curieux et de changeurs d'argent s'est formé autour du visiteur étranger désireux d'opérer une transaction dans cette mystérieuse nouvelle monnaie. Les billets de 20 et de 50 euros sont méticuleusement palpés, inspectés, regardés en transpa-

rence. La rumeur enfle : « Euros, euros ! » est répété avec une certaine surprise comme un mantra par ces hommes pour lesquels l'argent n'a pas d'odeur mais qui, pour la circonstance, se hasardent à renifler ces étranges billets.

A l'intérieur, une foule se presse dans la grande cour du marché qui fut entièrement brûlé après le début de la sanglante guerre civile qui opposa les factions moudjahidines, en 1992. Changeurs enturbannés, hommes en veste de cuir aux allures de mafieux, mendiantes en tchadri bleu, le regard invisible sous les grillages et la main tendue devant les clients des bureaux de change, petits porteurs de thé criant sur un mode lancinant « Tchai ! Tchai ! Tchai ! », tout le monde s'affaire. Sur plusieurs étages, le nouveau marché reconstruit en ciment aligne des dizaines de petites pièces où se déroulent d'incessantes transactions, financières ou autres. En deutschemarks, en dollars américains, et même en chèques libellés en francs français. Ici, il est possible de tout changer, on accepte toutes les monnaies. Et même l'euro, mais encore avec une certaine réticence.

« Il faut dire que pour le moment peu de gens nous en achètent, car tout cela est encore trop

récent. Alors, il va falloir attendre quelques jours ou quelques semaines. Mais comme il y a beaucoup d'Afghans exilés en Europe, je pense que ça ne devrait pas trop tarder. Je suis sûr qu'il y aura une demande d'euros. Mais pour l'instant on préfère toujours le mark allemand ! », explique un changeur.

Toutefois, rien n'est impossible dans ce quartier de Kaboul, et un autre changeur acceptera finalement de réaliser l'opération, après une rapide conversion de la devise européenne en roupies pakistanaïses, qui fait office ici de monnaie étalon, puis en afghanis : « Voyez, dit l'homme en montrant le chiffre sur sa calculette, je vous donne 23 250 afghanis pour 1 euro. » Puis Mohammed Khan s'empare du billet de 50.

A son tour il le palpe et l'inspecte soigneusement, sous les regards curieux de ses employés. En cette matinée de l'hiver afghan, un moment quasi historique vient d'avoir lieu. Mohammed Khan constate : « Vous êtes la deuxième personne, à ma connaissance, à changer des euros ici. La première, c'était un soldat afghan. »

Bruno Philip

### A Kaboul, les tribulations d'un Français qui voulait changer des euros

## SUPPLÉMENT

### Le Monde TÉLÉVISION

Trois soirées avec Mahomet

## LIBAN

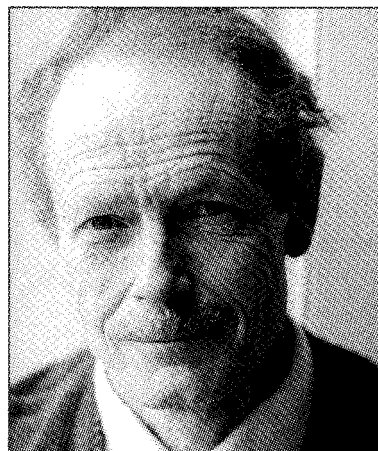
L'assassinat d'Elie Hobeika p. 2

## PRÉSIDENTIELLE

A l'Elysée, week-end de campagne. Séguin s'engage p. 7

International.....	2	Communication.....	24
Union européenne.....	5	Marchés.....	25
France-Société.....	6	Aujourd'hui.....	27
Carnet.....	10	Météorologie.....	30
Régions.....	11	Jeux.....	30
Horizons.....	12	Culture.....	31
Entreprises.....	22	Radio-Télévision.....	35

## ERRI DE LUCA



### Montedidio

roman traduit de l'italien par Danièle Valin

DU MONDE ENTIER

GALLIMARD

## POINT DE VUE

### Justice ou revanche ?

par Terry Waite

JE CONNAIS BIEN les conditions de détention des prisonniers dans le camp américain de la baie de Guantanamo, parce que je les ai endurées moi-même. Pas dans ce camp de Cuba, mais dans l'obscur cellule de Beyrouth que j'ai occupée cinq ans durant.

J'étais enchaîné au mur, pieds et poings liés. On me frappait la plante des pieds avec du câble. Je n'avais aucun droit. On m'a interdit tout contact avec ma famille pendant ces cinq ans, toute communication avec le monde extérieur.

Pour avoir vécu dans des conditions tout à fait comparables, je suis éffaré de voir comment nous - les pays qui se disent civilisés - traitons ces détenus. Est-ce de la justice ou de la vengeance ?

J'ai tout fait pour ne pas me laisser briser par ces cinq années de captivité, et j'ai réussi. Mais je ne dirai pas que ce fut facile. Le plus dur, quand on est emprisonné dans ces conditions, c'est l'incertitude. Vous ne savez jamais ce qui va vous arriver : vous n'avez aucun droit, personne à qui parler, personne pour vous conseiller ou sur qui vous reposer. Vous n'avez que vos propres ressources. Ces hommes,

qu'ils soient coupables ou non, vont éprouver ce même sentiment de solitude, d'aliénation.

Pendant quatre ans, j'ai été maintenu en cellule d'isolement, privé de toute compagnie. J'avais toujours les yeux bandés ou, du moins, je devais mettre un bandeau dès que quelqu'un entrait dans la pièce. Je ne voyais jamais aucun être humain.

Au début, ça produit un effet bizarre, angoissant, et puis, à la longue, on s'habitue. On apprend à vivre de l'intérieur. Mais c'est pénible, et personne ne devrait être contraint de s'y essayer.

Mon régime alimentaire était très semblable à celui des membres présumés d'Al-Qaida prisonniers des Américains : pain, fromage frais, riz, haricots secs. J'étais nourri convenablement, mais frugalement, et j'ai beaucoup maigri.

Lire la suite page 12

TERRY WAITE EST ANCIEN ENVOYÉ SPÉCIAL DE L'ARCHEVÊQUE DE CANTERBURY. IL A ÉTÉ RETENU EN OTAGE PAR LE DJIHAD ISLAMIQUE À BEYROUTH, DU 20 JANVIER 1987 AU 18 NOVEMBRE 1991.

## PRINTEMPS-ÉTÉ 2002

### A l'ombre d'Yves Saint Laurent, les défilés de haute couture



LES VINGT-SIX défilés officiels et autres manifestations de haute couture qui viennent d'avoir lieu à Paris ont été quelque peu éclipsés par la cérémonie des adieux d'Yves Saint Laurent. Pourtant, cette année encore, de nombreux professionnels de la mode et des clientes venues de tous les continents ont admiré les créations pour le printemps-été de Christian Lacroix, Emanuel Ungaro, la mode-spectacle de John Galiano pour Dior, et l'hommage à Paris de Jean Paul Gaultier (photo).

Lire p. 28 et 29











## Philippe Séguin invite la droite à parler des choses qu'« on n'ose pas dire » sur le début du septennat

Le député des Vosges, qui participera, samedi à l'Elysée, à la première réunion de préparation de la présidentielle, veut assumer le bilan de M. Chirac, pour laisser celui-ci développer son projet

**L'HISTOIRE** circule déjà au RPR. Dans la perspective de sa première intervention publique dans la campagne présidentielle, effectivement programmée vendredi 25 janvier à Troyes, Philippe Séguin montre la première trame de son discours à l'un de ses fidèles. « Vous citez le nom de Jacques Chirac une fois », observe celui-ci. « Ah bon, vous trouvez que c'est trop ? », aurait répondu le député des Vosges.

En fait, l'ancien président du RPR s'apprête bel et bien à apporter son soutien au président de la République. Il participera, samedi 26 janvier à l'Elysée, au même titre que les autres dirigeants de l'opposition, à la première réunion politique destinée à préparer la campagne de M. Chirac. La veille, quitte à déplaire à certains « béni-oui-oui », il aura rodé son propre message : assumer le bilan du septennat, y compris les aspects les plus décevants, pour laisser le candidat développer son projet.

En se rendant à Troyes, M. Séguin répond à l'invitation du maire, François Baroin, porteparole dans le premier gouvernement d'Alain Juppé, et à celle du président des Amis de Jacques Chirac, Bernard Pons. Ce dernier avait déjà tenté, à la mi-décembre, d'introduire M. Séguin dans le dispositif de soutien à la candidature de M. Chirac, mais la réunion, prévue à Lille, avait finalement été annulée à la suite d'une intervention directe du président de la République (*Le Monde* du 20 décembre 2001). Quelques semaines plus tard, M. Pons récidive donc, avec ce commentaire : « Il faut bien que quelqu'un dise que tout n'a pas été parfait au cours du septennat. » C'est là, en



Le 2 septembre 2001 à Quimper, Michèle Alliot-Marie recevait Philippe Séguin et Nicolas Sarkozy à l'Université d'été des jeunes du RPR.

effet, la mission, délicate, voire ingrate, qu'a acceptée plutôt de bonne grâce M. Séguin. Un quatrième comparse, lui aussi quelque peu critique sur la politique du gouvernement Juppé, devrait être de la partie : en meeting le même soir à Sens, dans l'Yonne, Nicolas Sarkozy a prévu de faire un détour par Troyes pour aller saluer son « ami » Philippe Séguin.

### RETROUVER UNE « CRÉDIBILITÉ »

L'ancien président et l'ancien secrétaire général du RPR ont en commun une triple inquiétude. Ils estiment que M. Chirac ne peut pas faire une campagne à l'économie. Ils redoutent une dissolution de l'appareil RPR dans un éventuel « parti du président ». Ils s'inquiètent, enfin, de la crédibilité de la droite et de son candidat. Plutôt satisfait que l'éventuelle transformation de l'Union en mouvement (UEM) en parti politique ait été renvoyée au lendemain de l'élection présidentielle, M. Séguin estime que le balancier est reparti

trop loin dans un autre sens. Faisant mine de s'étonner des propos de Jérôme Monod, conseiller du président de la République, selon lesquels l'UEM doit garantir la « liberté de vote » au premier tour de la présidentielle, M. Séguin affirme : « Alors maintenant, on ne peut même plus dire qu'on est pour Chirac ! »

Surtout, pour retrouver une « crédibilité », explique-t-il, il faut parler des choses qu'« on n'ose pas dire » : la période 1995-1997, où les chiraquiens tenaient tous les leviers de commande, et la dissolution de l'Assemblée nationale, à laquelle il était opposé. « Pour en sortir par le haut, il faut dire que la dissolution a été notre faute à nous tous. On n'y croyait plus vraiment. Alors, on a zappé. » De même, sur le bilan des deux premières années du septennat, M. Séguin se veut bon prince : « D'abord, il faut dire que des choses positives ont été faites, et ensuite expliquer qu'on fait généralement les choses les plus désagréables en début de mandat. »

Attendu par beaucoup pour faire contrepoids aux thèses avancées par Jean-Pierre Chevènement, le député des Vosges reconnaît qu'il y a « une déperdition » des voix de droite dans cette direction. « Il ne faut pas s'étonner qu'il préempte le thème de la République, si on le lui abandonne. » Mais il demeure confiant : « Il faudra bien que Chevènement dissipe l'ambiguïté entre les deux tours. Il vaut donc mieux avoir préparé à l'avance le retour au bercail » des gaullistes séduits par l'ancien ministre.

### PROGRAMME CLÉS EN MAIN

Fidèle à lui-même, M. Séguin cherche donc à « vendre » ce thème de campagne : « La reprise en main de notre propre destin. » Cela vaut sur le plan institutionnel, mais aussi vis-à-vis de la construction européenne et de la mondialisation. Cela signifie aussi la relance de la participation, l'entrée des salariés dans le capital de leur entreprise, la défense du système de protection sociale et celle de services publics modernisés, ou encore l'abandon de la « logique égalitaire » et du « traitement uniforme » qui prévalent dans l'éducation nationale. Bref, un programme quasiment clés en main est à disposition.

« Chirac est le seul à pouvoir gagner. Il est le seul à pouvoir porter ce discours, s'il le veut. Et il le voudra d'autant plus que nous le voudrons », assure M. Séguin. « A contrario », si le futur président de la République n'était là que « pour prendre en note les décisions des autres », à Bruxelles ou à Washington, alors M. Séguin juge, péremptoire que, pour de telles perspectives, « n'importe qui fera l'affaire ».

Jean-Louis Saux

## Premier week-end de mobilisation générale autour de Jacques Chirac

Le président réunit son « comité de pilotage »

**CE SERA** le week-end des grandes manœuvres. Un week-end de lancement de campagne, tout entier concocté par l'Elysée, dans le bureau de Jacques Chirac. Samedi 26 janvier, le président réunit son « comité de pilotage », c'est-à-dire les hiérarques gaullistes, centristes et libéraux qui vont relayer sa campagne (*Le Monde* du 25 janvier). Il y aura là, outre Jérôme Monod, conseiller du président, et Dominique de Villepin, secrétaire général de l'Elysée, Alain Juppé, Nicolas Sarkozy, Jean-Pierre Raffarin, Philippe Douste-Blazy, Michèle Alliot-Marie, Jean-Louis Debré, le président du Sénat Christian Poncelet, les présidents des groupes RPR et RI au Sénat, Josse- lin de Rohan et Henri de Raincourt, François Fillon et les futurs directeurs de campagne et porteparole du candidat Chirac : Antoine Ruffenacht et Patrick Devedjian. Le commissaire européen Michel Barnier aurait dû en être, mais a renoncé pour un contretemps.

Même Philippe Séguin a été invité (*lire ci-contre*). Il sera là, à charge pour lui de rallier les déçus du chiraquisme qui gonflent aujourd'hui les bons sondages de Jean-Pierre Chevènement. Edouard Balladur, qui a lui aussi été convié, a décliné l'invitation. Il ne boude pas, assure son entourage, mais il a fait valoir « une réunion de famille ».

Dimanche à 18 heures, M. Chirac recevra aussi un groupe d'élus quadragénaires, qui devraient figurer les « chevaux-légers de la campagne ». Parmi eux, notamment, les trois fondateurs de l'Union en mouvement, Renaud Dutreil, Hervé Gaymard et Dominique Busse- reau, mais aussi Jean-François Copé, maître d'œuvre du programme du RPR, Henri Plagnol, Pierre Bédier, Dominique Perben,

Renaud Muselier, Christian Jacob, et l'une des rares femmes à en être, Roselyne Bachelot. Ceux-là sont déjà chargés de susciter les comités de soutiens, de faire venir du sang neuf dans les cercles chiraquiens et de cogner sur la gauche (*Le Monde* du 25 janvier).

### DES SONDAGES INQUIÉTANTS

Le local de campagne, choisi dans le plus strict secret par l'Elysée, devrait leur être enfin dévoilé. Un grand espace, dans le 16<sup>e</sup> arrondissement de Paris, dont l'adresse a été jugée « trop bourgeoise », a été retoqué. Le QG devrait être à la frontière des 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> arrondissements, jugés plus en adéquation avec une campagne qui va surfer sur un triple slogan : « Autorité, liberté, partage ».

Jacques Chirac, qui était tenté de ne lancer sa campagne qu'à la fin du mois de février, a donc révisé une part de sa stratégie. Car les enquêtes, qui lui donnent au mieux 27 % des suffrages au premier tour, commencent à franchement inquiéter l'Elysée. Les conseillers du président ont rédigé une série de notes alarmistes, soulignant notamment combien les électeurs de droite continuent de porter un jugement sévère sur Jacques Chirac, notamment sur son honnêteté et sa crédibilité.

Par ailleurs, *Le Parisien* publie, vendredi, un sondage CSA qui souligne que 65 % des 1 000 personnes interrogées, les 23 et 24 janvier, veulent que les deux principaux candidats exposent « le plus tôt possible » leur projet. Et que 60 % souhaitent « un duel entre l'un des deux principaux candidats [Chirac ou Jospin] et un troisième homme ».

Raphaëlle Bacqué



**30 000 km**  
de carburant offerts\*  
pour profiter de la  
technologie diesel Renault,  
le dCi.



## RENAULT

**Du 7 au 31 janvier**  
**LES 25 JOURS dCi**

Pour l'achat d'un Kangoo  
1.5 dCi, Renault vous offre  
30 000 km de carburant  
sous forme d'une remise.

**Soit 1 304,16 € d'économie**  
(ou 8 554,73 F)

\*Offre réservée aux particuliers sur les versions Kangoo à motorisation diesel 1.5 dCi, VP neufs, non cumulable, valable pour les commandes du 7 au 31 janvier 2002 dans les points de vente participants, sur la base d'un prix TTC moyen constaté du diesel à 79,04 € (518,47 F) les 100 litres en octobre 2001 (source DIMAH) et d'une consommation en cycle complet de 5,5 l aux 100 km.

**TEG 4,56%\*\* sur 36 mois**  
sur toute la gamme Renault

Cliquez, choisissez, rêvez sur [www.renault.fr](http://www.renault.fr)

\*\*Crédit DIAC : avec un apport comptant minimum de 10% sur toute la gamme Renault VP neufs et un montant financé égal ou supérieur à 2 250 € (soit 14 759,03 F). Exemple pour un montant financé de 5 000 € (soit 32 797,85 F), soit 36 mensualités de 148,87 € (976,52 F). Coût du crédit : 359,32 € (soit 2 356,98 F) dont frais de dossier : 50 € (soit 327,98 F). TEG annuel 4,56%, TEG mensuel 0,38%. Taux nominal 3,90 %. Sous réserve d'acceptation par la DIAC S.A au Capital de € 61 000 000. Siège social : 14 avenue du Favé Neuf - 93 160 Noisy-le-Grand. Siren 702 002 221 RCS Bobigny. Offre réservée aux particuliers valable du 7 au 31 janvier 2002.

D A N S L E R É S E A U R E N A U L T  
Concessionnaires et agents participants













**3 ANS DE GARANTIE,  
3 ANS D'ENTRETIEN,  
3 ANS D'ASSISTANCE.**

**BREF, 3 ANS DE BONHEUR.**



**FIAT STILO JTD 115 COMMON RAIL**

**249 €/MOIS\***

**JUSQU'AU 31 JANVIER**

- 6 Airbags Fiat® - ABS - Systèmes d'anti-patinage ASR-MSR  
- Assistant au freinage d'urgence - Antivol Fiat Code

\*Offre de location avec option d'achat réservée aux particuliers, non cumulable, valable jusqu'au 31/01/2002 sur toute la gamme FIAT STILO véhicules neufs (tarifs au 01/10/2001). Location avec option d'achat sur 60 mois, d'un montant minimum de 4 500 € avec extension de garantie/assistance et entretien. Exemple pour une FIAT STILO 1.9 JTD 115 Active 3 portes (version présentée) au tarif conseillé TTC de 16 900 € au 01/10/2001, forfait de mise à disposition à la charge du client : avec un apport initial de 4 394 €, comprenant un 1<sup>er</sup> loyer de 1 859 € et un dépôt de garantie de 2 535 €, paiement de 59 loyers mensuels de 247,66 € hors assurances facultatives. Option d'achat finale de 2 535 € TTC imputable sur le dépôt de garantie. Coût total en cas d'acquisition 19 005,94 € TTC. Sous réserve d'acceptation de votre dossier par FIAT LEASE AUTO, S.N.C. au capital de 4 954 593,06 €, RCS Versailles 342 499 126. L'extension de garantie kilométrage illimité incluse dans l'offre de financement, d'une durée maximale d'un an, prend le relais de la garantie constructeur de deux ans. Soit une garantie globale (constructeur + extension) d'une durée maximale de 3 ans dans la limite de la durée du financement accordé. Entretien valable sur une durée de 36 mois et/ou 45 000 kilomètres. Extension de garantie/assistance et entretien par Fiat Auto Location selon conditions générales disponibles en concession.

**FIAT**





CORET/SIPAT

En 1995, Pierre Bourdieu s'était engagé aux côtés des militants du mouvement social.

# Bourdieu, raisons et passions

**P**EUT-ON trouver, dans l'œuvre imposante et foisonnante de Pierre Bourdieu, une intention unique, constante, obstinément poursuivie ? Au premier regard, le lecteur risque de renoncer. Car le travail considérable de ce sociologue de grande envergure a revêtu, formellement, des apparences diverses. Dans la vingtaine de volumes publiés, on trouve des enquêtes de terrain aussi bien que des analyses conceptuelles, des interventions à chaud sur des questions ponctuelles tout comme des réflexions de longue durée. Pour ne rien simplifier, la diversité des sujets abordés est extrême ! Des rituels kabyles au système scolaire, des institutions de recherche au mariage, des goûts culturels à la domination masculine, des hauts fonctionnaires au langage, de Heidegger à la télévision (liste non exhaustive, on s'en doute), les objets d'investigation sont si nombreux, et paraissent si disparates, que la solution paresseuse consisterait à fragmenter l'œuvre, en ne considérant jamais qu'une facette à la fois. On obtiendrait ainsi toutes sortes de profils, pourvus chacun d'une cohérence acceptable, mais leur réunion demeurerait problématique.

Il y a pourtant une unité profonde de la démarche de Pierre Bourdieu. En dépit de son évolution, en dépit des périodes et des étapes que ferait apparaître une étude détaillée de son parcours, sa réflexion tourne autour

d'une seule interrogation fondatrice. Elle s'inscrit dans un très ancien héritage, que Bourdieu vient renouveler, voire bouleverser. Cette question, vieille comme la philosophie, est celle de l'identité. Se connaître soi-même, ce fut déjà l'injonction faite à Socrate. Qui suis-je, qui sommes-nous, que sais-je ? Bourdieu reprend ces demandes, déjà maintes fois remaniées au fil des temps. Mais il les travaille et les transforme d'une manière très singulière. Car il ne s'interroge pas, comme le firent classiquement les philosophes, sur la nature ou sur la condition humaine. Il ne s'agit plus pour lui de savoir en quoi consiste l'essence de l'homme en général, mais de comprendre comment est produit tel sujet en particulier, comment s'engendrent ses goûts, sa vision de lui-même, ses stratégies.

Mais pour se connaître ainsi, inutile de contempler en soi-même. C'est autour de soi, ou en arrière, ou en dessous, qu'il faut porter le regard. À l'extérieur, dans le détail, à la fois visible et caché, du fonctionnement social. La connaissance de soi n'est pas le résultat d'une introspection, mais d'une objectivation. Vous croyez avoir une nature artiste, vous vous émerveillez de vos dons ? Indiquez plutôt vos dates et lieu de naissance, les professions de vos parents et votre cursus scolaire. Ces détails peu nobles permettront sans doute d'en apprendre plus sur vos talents supposés que ne le permet votre propre sentiment. Le détour permettant de se connaître n'a ici que peu de chose en commun avec la psychanalyse. Ce ne sont pas des conflits psychiques qui permettent de saisir la for-

mation du sujet. Comme chez Freud, l'individu selon Bourdieu n'est plus « au centre de lui-même », mais, cette fois, ce qui le produit, et jusque dans son intimité, c'est l'extériorité sociale.

Voilà pourquoi on ne saurait être transparent à soi-même. Le moindre de nos penchants est le résultat d'un jeu complexe de codes et de distinctions qui sont tout sauf naturels. L'ambition du travail sociologique, tel que Bourdieu l'a conçu et perfectionné, est de les faire apparaître, dans leur détail, leur jeu parfois microscopique et leur reproduction implacable. Pour avoir prise sur cette machinerie cachée, il a forgé de nouveaux concepts : habitus, champ, violence symbolique, par exemple. Son apport, à cet égard, est d'une ampleur et d'une puissance telles qu'on se demande encore comment Luc Ferry et Alain Renault, dans le triste pamphlet où ils tentèrent de se débarrasser de la « pensée 68 », purent ne voir dans cette œuvre subtile et forte qu'une « variante distinguée du marxisme vulgaire ».

La question de fond, ici, est évidemment celle de la libération rendue possible par la connaissance. Ce n'est plus chez Bourdieu une question rhétorique, générale et abstraite. Concrète et détaillée, la sociologie peut devenir « un instrument d'autoanalyse extrêmement puissant qui permet à chacun de comprendre mieux ce qu'il est, en lui donnant une compréhension de ses propres conditions sociales de production et de la position qu'il occupe dans le monde social ». La possibilité existe, mais sa réalisation n'est jamais assurée. Rien ne garantit que la mise en lumière des déterminismes

**Philosophe, sociologue, intellectuel engagé, Pierre Bourdieu faisait sienne la formule de Pascal : « Deux excès : exclure la raison, n'admettre que la raison ».**

sociaux suffise à les briser. Car les dominés, comme Bourdieu l'a montré à maintes reprises, intériorisent leur propre domination, et finissent ainsi par reconduire eux-mêmes leur oppression. La violence symbolique remplit essentiellement cette fonction. Là aussi, mais en un autre sens, la transparence se révèle impossible.

Il semble alors ne rester qu'une issue. Elle exige des efforts continus, une démarche au cas par cas. Il s'agit de défaire l'illusion de transparence partout où elle subsiste. Exemple : les élèves d'une grande école se consacrent à la réflexion, ils trouvent cela naturel et normal. On demandera : quelles sont les conditions sociales et historiques engendrant l'existence d'individus dont l'activité se présente uniquement comme libre usage de la raison humaine ? Par quels détours vient-on considérer comme naturel, universellement humain, authentiquement spontané, un lieu scolaire très artificiel, minutieusement construit, bardé de bibliothèques, entouré de codes, saturé de règles et de symboles ?

Refusant les abstractions désincarnées, Bourdieu se méfiait des mécanismes réducteurs. Il avait fait sienne la formule de Pascal : « Deux excès : exclure la raison, n'admettre que la raison. » Clausewitz soutenait que la guerre n'est que la politique continuée par d'autres moyens. La sociologie selon Bourdieu, aussi bien dans ses coups de génie que dans ses limites, évoque à plus d'un titre une philosophie continuée par d'autres moyens. Mais, là encore, la transparence paraissait impossible.

Roger-Pol Droit

## SOMMAIRE

### SOCIOLOGUE

Fidèle héritier de Durkheim et de Mauss, Pierre Bourdieu analysait les champs littéraire, artistique et philosophique. **p.16**

### EDUCATION

Selon Bernard Charlot, son analyse du système éducatif a provoqué un choc idéologique puissant et salutaire **p.17**

### JOURNALISME

Pour Pierre Bourdieu, l'information est trop importante pour être laissée aux seuls journalistes **p.17**

### POLITIQUE

À partir du mouvement social de l'hiver 1995, il s'engage contre la « pensée unique » aux côtés des militants anti-mondialisation **p.18**

### ETRANGER

L'influence de Pierre Bourdieu en Europe et aux Etats-Unis **p.19**

### TÉMOIGNAGES

Françoise Héritier, professeur honoraire au Collège de France, et Bernard Lahire, professeur à l'ENS, témoignent. **p.20**

# Plutôt Pascal que Marx

**D**ANS les premières pages d'*Homo academicus*, le livre qu'il a consacré en 1984 au monde universitaire, Pierre Bourdieu écrivait : « La difficulté de tout discours scientifique sur le monde social atteint son paroxysme dans le cas d'un discours portant directement sur le jeu même dans lequel son auteur se trouve gagé et engagé. » De là une extrême tension entre la construction d'un savoir sur les mécanismes méconnus par les acteurs eux-mêmes et la nécessité pour le sociologue d'objectiver sa propre position dans le monde académique et intellectuel qui était son objet. Souvent, Pierre Bourdieu a vécu cette division, que certains prenaient pour de l'arrogance, comme une secrète souffrance.

Elle hante son livre sans doute le plus profond et le plus intime, les *Méditations pascaliennes* (1997). Moqueur à l'égard de ces autobiographies où des « universitaires heureux (les seuls à qui l'on demande cet exercice d'école) racontent sans méthode des vies sans histoire », il ne concède rien au genre. Et, pourtant, l'exercice de réflexivité critique auquel il se soumet désigne, avec acuité, la difficulté de tout projet qui entend repérer les conditions de possibilités historiques des discours qui se donnent comme un savoir vrai sur le monde social. Résister à « l'oubli de l'histoire » et rapporter le travail de la connaissance à ses déterminations spécifiques tout en refusant le relativisme n'est pas suivre un chemin aisé. Contre des lectures hâtives ou polémiques, Bourdieu réaffirmait dans *Raisons pratiques*, un recueil d'essais paru en 1994 : « Rappeler la dimension sociale des stratégies scientifiques, ce n'est pas réduire les démonstrations scientifiques à de simples exhibitions rhétoriques ; invoquer le rôle du capital symbolique

**Fidèle héritier de Durkheim et de Mauss, Pierre Bourdieu a construit des catégories conceptuelles pour analyser les champs littéraire, artistique et philosophique**

comme arme et enjeu des luttes scientifiques, ce n'est pas faire de la poursuite du profit symbolique la fin ou la raison d'être exclusives des conduites scientifiques. »

Appliquée à l'analyse des œuvres, quelles qu'elles soient, cet exigeant programme doit conduire à comprendre contre quelles approches Bourdieu a construit les catégories conceptuelles qui font la force de son travail. La sociologie des champs (littéraire, artistique, philosophique, etc.) suppose une triple rupture : avec la mythologie idéaliste du « créateur incréé », soustrait à toute détermination historique, avec un réductionnisme sociologique qui affirme une correspondance directe entre positions sociales et expressions esthétiques, ramenées à leur seul contenu idéologique, et avec les analyses structurales qui postulent une complète autonomie des oppositions et affrontements discursifs.

En considérant que chaque espace social obéit à des lois particulières et hiérarchise les acteurs selon un ordre de valeurs qui lui est spécifique, Bourdieu permet de comprendre les traits propres des champs culturels. D'une part, l'absence de titre d'entrée institutionnalisé (à l'inverse du monde académique, qui exige diplômes et certifications) fait que les conflits à propos de la délimitation des limites du champ, du droit à les tracer et de la définition légitime de l'écrivain ou de l'artiste y constituent les enjeux les plus fondamentaux. D'autre part, parce qu'ils inversent les principes de classement qui régissent l'univers économique, les champs culturels valorisent « l'intérêt au désintéressement » et impliquent, pour ceux qui y défendent les positions les plus irréductibles aux profits promis par la littérature industrielle ou l'art académique, une condition économique qui permet l'indifférence à l'économie.

Une telle élaboration théorique transforme en instrument d'analyse la distinction pascalienne entre



Pierre Bourdieu et Jacques Derrida, en 1994, lors d'une rencontre du Parlement des écrivains.

les divers genres de « grandeurs » : « Tout l'éclat des grandeurs n'a point de lustre pour les gens qui sont dans les recherches de l'esprit. La grandeur des gens d'esprit est invisible aux rois, aux riches, aux capitaines, à tous ces grands de chair. La grandeur de la sagesse est invisible aux charnels et aux gens d'esprit. Ce sont trois ordres différents de genre. »

« Il n'y a pas d'au-delà de l'histoire », et c'est pourquoi les sciences sociales doivent « s'accepter comme de part en part historiques ». L'affirmation n'a pas toujours évité les malentendus entre les historiens, souvent rétifs devant les conceptualisations trop exigeantes, et Bourdieu, fidèle héritier d'un projet sociologique, celui de Durkheim et de Mauss, qui ne fait pas retraire dans le présent, mais propose des catégories de compréhension dont la pertinence heuristique n'est pas

liée à un moment particulier de l'évolution historique.

Il en va ainsi de notions devenues aujourd'hui biens communs : celle d'habitus, définie comme un « système de schèmes de perception, d'appréhension et d'action, inscrit dans le corps par les expériences passées et permettant d'opérer des actes de connaissance pratique », ou celle de domination symbolique qui suppose, comme l'indique *La Domination masculine*, publié en 1998, que « les dominés appliquent des catégories construites du point de vue des dominants aux relations de domination, les faisant ainsi apparaître comme naturelles ».

Comme son ami Louis Marin, jamais oublié, Pierre Bourdieu lisait dans Pascal la formulation fulgurante de ses propres questionnements. On se souvient de la boutade qui ouvre l'ouvrage de 1997 : « J'avais pris l'habitude, depuis long-

temps, lorsqu'on me posait la question, généralement mal intentionnée, de mes rapports avec Marx, de répondre qu'à tout prendre, et s'il fallait à tout prix s'affilier, je me dirais plutôt pascalien. »

A la fin des *Méditations pascaliennes*, dans une réflexion aux accents inattendus, il liait l'insupportable de la pensée de la mort avec la quête, dans le monde et le divertissement, de raisons d'exister. Mais sans doute, comme Pascal, il savait que celles-ci n'étaient qu'un leurre, qui valait peu à l'aune d'une plus puissante exigence : « On mourra seul. Il faut donc faire comme si on était seul ; et alors, bâtirait-on des maisons superbes, etc. ? On chercherait la vérité sans hésiter, et si on le refuse, on témoigne estimer plus l'estime des hommes que la recherche de la vérité. »

Roger Chartier

## L'esthétique de la photo

**S**ANS doute la photographie était-elle un souci lointain pour Pierre Bourdieu. Pourtant, ce dernier a dirigé un livre marquant : *Un art moyen, essai sur les usages sociaux de la photographie* (1965), dans un champ théorique alors désertique. Ce livre, trop souvent réduit à son titre délicieusement ambigu, *Un art moyen*, est moins le produit d'une conviction intime que le résultat d'une enquête que Bourdieu analyse dans les deux premiers chapitres : la photo est à classer entre « les pratiques vulgaires » et « les pratiques nobles ». Elle est un art mécaniste, moins exigeant que la peinture ou la musique, « accessible à tous ». Bourdieu explique comment cette « esthétique populaire », qui participe de l'intégration à la famille, est déterminée par les catégories sociales – les classes cultivées s'en détournent – dans lesquelles s'opposent un « culte de l'unité » et des « différences cultivées ».

Il faut replacer les propos de Bourdieu dans leur contexte. Ce livre s'appuie sur des entretiens en milieu scolaire. Il est cosigné par Luc Boltanski, Robert Castel et Jean-Claude Chamboredon, à qui on doit la seconde partie, ouverte sur les dimensions esthétiques et professionnelles de la photographie. Rappelons que, dans les années 1960, l'« art photographique » était margi-

nal. Dominant alors un « art appliqué » à la presse ou à la publicité et une pratique amateur, alimentés par une industrie en expansion. Ce livre est du reste « le résultat de recherches entreprises à la demande de Kodak-Pathé ».

La pensée de Bourdieu est néanmoins riche en fulgurances : « La prise de vue reste un choix qui engage des valeurs esthétiques et éthiques. » Elle « fixe un aspect du réel qui n'est jamais que le résultat d'une sélection arbitraire » et qui répond à des codes (perspective, modèle de la peinture, « esthétique fonctionnelle » dans la pose et le cadrage) – « un art qui imite l'art », écrit-il. Bourdieu s'en prend aux images qui méconnaissent « la saisie des instants critiques où le monde rassurant bascule ».

Le livre fut oublié à partir des années 1980 – au profit des textes antérieurs remarquables de Walter Benjamin – quand l'enjeu devint principalement d'imposer l'art dans la photographie. Son destin est comparable au grand texte de Baudelaire de 1859, souvent réduit à une formule mal comprise – la photo serait la « très humble servante de l'art ». Aujourd'hui, la photo s'impose partout. L'apport et les faiblesses de l'ouvrage de Pierre Bourdieu pourraient donc être étudiés sereinement et prolongés par d'autres études.

Michel Guerrin

**F**AUDRAIT-IL un indice de l'acuité des interventions de Bourdieu en matière artistique, la désapprobation silencieuse ou l'hostilité avouée qu'elles ont suscitées suffiraient. C'est que ses travaux tiennent le plus souvent du sacrilège et de la provocation, raison pour laquelle ils méritent d'être lus aujourd'hui comme à la date de leur parution.

*L'Amour de l'art : les musées d'art européens et leur public* est paru en 1966. Depuis lors, supposerait-on, la réflexion sur la culture et sa diffusion, sur l'accès au musée et l'initiation à l'art s'est développée largement. Depuis lors, des décisions ont été prises, de grands travaux achevés. Toute enquête récente sur les comportements et dépenses culturels des Français dément cet optimisme.

Le lien entre niveau social et curiosité culturelle demeure tout aussi fort qu'en 1966, de même que le rôle décisif de l'école. Or on sait quelle place tiennent, dans l'éducation en France, les arts et leur histoire : la dernière, la plus réduite possible. De sorte que les inégalités perdurent, quand elles ne s'accroissent pas. Il est des phrases, dans *L'Amour de l'art*, que les responsables de bien des musées ne perdraient rien à méditer, telles celles sur la religiosité qu'impose une architecture imposante dont le sty-

## L'amour de l'art revu et corrigé

le « concourt à indiquer que le monde de l'art s'oppose au monde de la vie quotidienne comme le sacré au profane ».

De cette réflexion aux enquêtes conduites par Bourdieu ou sous sa direction et mettant en chiffres, en cartes, en courbes les goûts de chacun selon son appartenance sociale, la continuité de la démarche est

tion sociale, des codes de conduite, des contraintes – « il faut aimer un tel... » – est sans doute nécessaire, mais néanmoins insuffisant. L'analyse sociologique des spectateurs et amateurs est une science délicate.

Celle des créateurs l'est autant. Bourdieu lui a consacré les travaux qui se réunissent dans *Les Règles de*

**Il est des phrases que les responsables de bien des musées devraient méditer**

patente. La réussite l'est moins, particulièrement quand il s'agirait de comprendre les mécaniques de la prédilection artistique et de démontrer qu'elles sont mues par le désir – et les critères – de la « distinction ». S'il est en effet possible d'interpréter des tendances massives, orchestrées par les médias et l'économie du spectacle, l'analyse devient plus délicate quand elle prétend s'élever à de plus hauts degrés de précision.

Pourquoi tant de spectateurs pour un film hollywoodien ? La réponse n'est que trop claire. Mais pourquoi, cependant, malgré la pression publicitaire et sociale, quelques admirateurs pour tel musicien ou tel peintre rares ? Mettre en évidence des désirs d'éléva-

*l'art*, publié en 1992, puis, après corrections, réédité en 1998. Il y a là une réflexion sur l'interprétation des faits artistiques qui, particulièrement dans ses parties critiques, est remarquable. Les analyses de cas sont parfois trop systématiques et, quand il écrit sur le marché de l'art, Bourdieu n'est ni le mieux informé ni le plus convaincant des auteurs – bien moins que Raymond Mounin sur les mêmes sujets.

Mais quand il refuse de séparer la création de ses conditions de toutes sortes – et pas seulement de la réception des œuvres –, quand il cherche à comprendre ce que serait « l'espace des possibles » de son art pour un artiste, en un lieu donné, à un moment donné, ou quand il en appelle à historiciser la philosophie

esthétique afin de la dégager de l'intemporalité où il est si doux de s'établir, il touche juste.

Désacralisation de la figure du créateur et de la notion d'art pour l'art, et d'autre part refus de la doctrine élémentaire de l'art-reflet : Bourdieu se veut plus complexe et plus précis à la fois. Ainsi définit-il son programme : « Pour expliquer cette sorte de miracle de la transsubstantiation qui est au principe de l'existence de l'œuvre d'art et qui, communément oublié, se rappelle brutalement à travers les coups de force à la Duchamp, il faut substituer à la question ontologique la question historique de la genèse de l'univers au sein duquel se produit et se reproduit sans cesse, par une véritable création continuée, la valeur de l'œuvre d'art, c'est-à-dire le champ artistique. »

Par l'ampleur de son ambition, l'enchaînement de ses analyses, la diversité de ses sources, la vigueur roide de ses thèses, *Les Règles de l'art* est un ouvrage salutaire. C'est aussi celui qui s'achève sur un appel à « ceux qui conçoivent la culture non comme un patrimoine (...); ni comme un instrument de domination et de distinction (...) mais comme instrument de liberté » – une liberté de créer et de penser que l'uniformisation des loisirs ne cesse de rendre plus fragile et plus précieuse.

Philippe Dagen





# Adversaire de la pensée unique

**P**lus je vieillis, plus je me sens poussé au crime ». En avril 1998, Pierre Bourdieu fait une rare confidence à Laure Adler sur France 2. Et il ajoute : « *désormais je transgresse des lignes que je m'étais interdit de transgresser* ». La posture n'est pas factice. A l'époque, cela fait bientôt trois ans que le sociologue s'est engagé dans l'arène militante. L'hiver 95 et les grèves qui l'ont accompagné ont fait naître un autre Pierre Bourdieu. Non pas que le professeur du Collège de France se soit jusqu'alors cantonné à une réserve purement académique et ait fui tout engagement. Très tôt, il estime que c'est son rôle d'intellectuel. Dès les années 60, ses travaux critiquent le colonialisme français en Algérie. Ses ouvrages de sociologie sur la reproduction des élites servent de référence à la génération 68. En 1981, il franchit une première étape : il est l'un des premiers à soutenir le syndicat Solidarnosc contre la répression du pouvoir communiste polonais. Cette même année, il encourage la candidature de Coluche à l'élection présidentielle. Mais il hésite encore à rompre avec la gauche officielle. En septembre 1988, il salue dans les colonnes du *Monde* « *la vertu civile* » de Michel Rocard, premier

ministre signataire des accords de Matignon sur la Nouvelle Calédonie. Quelques mois plus tard, il réalise un rapport sur les contenus de l'enseignement au lycée, à la demande du ministre de l'enseignement de l'époque : Lionel Jospin. Viendront ensuite les premières prises de distance avec la guerre du Golfe contre laquelle il pétitionne. Visiblement *La Misère de monde*, vaste enquête sur les exclus qu'il coordonne en 1993, provoque chez lui un déclic. Le véritable tournant militant s'effectue aux côtés des manifestants de décembre 1995 contre le plan Juppé sur les retraites. Furieux du soutien apporté par la revue *Esprit* à la direction de la CFDT qui approuve la politique gouvernementale, Pierre Bourdieu lance son « *appel des intellectuels en soutien des grévistes* ». Une rupture ? « *Non, c'est une accélération* » explique le sociologue Loïc Wacquant, « *en complète continuité avec tous ses travaux depuis l'Algérie. Il a eu, à ce moment là, le sentiment aigu que des menaces très fortes pesaient sur les conquêtes sociales. Avec les cheminots, il défendait une civilisation* ».

Le 12 décembre, c'est une sorte de baptême du feu. Avec d'autres, il est convié, salle Traversière, à une réunion de solidarité avec les grévistes de la SNCF. Pierre Bourdieu, prend la parole d'une toute petite voix. C'est la première fois qu'il s'adresse à un tel auditoire. Il

**En 1995,  
Bourdieu  
s'investit dans  
« l'appel pour  
l'autonomie du  
mouvement  
social »...**

a un trac fou. Il y a là des faiseurs de grève, des postiers, des enseignants, des associations de chômeurs, des militants de base de la CGT, de Sud, de la CFDT... On est loin du Collège de France. Et dans les mémoires syndicales reste l'image d'un universitaire totalement intimidé. « *Les interventions de ce type, Bourdieu ne savait pas faire. Je l'ai vu quelques semaines plus tard, à une réunion boulevard de la Chapelle, tellement terrorisé qu'il a du avaler deux whiskies pour se donner du courage avant de prendre la parole* », se souvient Pierre Contes-

senne, de Sud aérien. Le sociologue s'accroche. Depuis quelques mois, il travaille avec le Réseau d'alerte sur les inégalités (RAI) dans lequel se retrouvent des syndicalistes et des chercheurs. « *Cela le passionnait de voir des sociologues sortir de leur laboratoire pour créer une pensée collective* », se remémore Annie Pourre, l'une des animatrices de Droits devant !

Là où les journalistes croisent un Pierre Bourdieu ombrageux, cassant, obsessionnellement sur ses gardes, les acteurs de 1995 voient « *un type gentil, ouvert, pas un mandarin* », comme le souligne Philippe Mangeot, ancien président d'Act-Up et rédacteur en chef de *Vacarme*. « *c'était quelqu'un de très ouvert, même quand on critiquait ses lubies* », raconte Gilles Sainati, du syndicat de la magistrature. « *Il avait quand même un côté grand ponté. Au départ, il faut dire ce qui est, il ne comprenait absolument rien aux mouvements sociaux, mais avec nous il était attentif* » indique un postier. « *Il ne jouait pas à l'ouvrier* » remarque Henri Célié, responsable de Sud Rail. Ni au « *lèche cul* », selon les termes d'Annick Coupé, porte parole du Groupe des dix : « *Il n'hésitait pas à être dur et critique dans son soutien* ».

Il découvre là un monde sans révérences : « *tout le monde le vouvoyait sauf nous. On n'était pas dans un rapport de l'intellectuel face aux militants mais ensemble pour analy-*

*ser ce qui se passait* », complète Annie Pourre. Pour assumer cette « *position de voisin critique* » comme l'appelle Gérard Mauger, sociologue, directeur de recherche au CNRS, il lance avec quelques « *disciples* », Raison d'agir. La collection se veut « *un intellectuel collectif autonome* », c'est à dire indépendant des partis.

Les grèves s'amenuisant, le sociologue va chercher, presque frénétiquement, un fil entre les différents mouvements de résistance à la « *pensée unique* ». Cela va des surs-papiers aux mal logés, en passant par les chômeurs et par les collectifs dénonçant la privatisation de la culture. Parallèlement, lui qui avait placé beaucoup d'espoir dans la CGT en décembre 1995, qui avait souhaité rencontrer Bernard Thibault dès l'accession de ce dernier au secrétariat général, entretient désormais une relation d'amour déçu avec la centrale de Montreuil.

Convaincu que ce qu'on commence à appeler les nouveaux mouvements sociaux sont porteurs d'un projet politique alternatif, il s'investit dans « *l'appel pour l'autonomie du mouvement social* », provoquant les grincements de dents de l'extrême gauche trotskiste. Alors qu'on l'attend ardent soutien d'Attac, il en signe l'appel mais ne s'investit guère. « *Il craignait la reproduction d'une nouvelle forme de pensée unique* », indique

Annie Pourre. « *Le côté centralisé d'Attac lui déplaisait. Lui, insistait beaucoup sur le fonctionnement en réseau* », souligne Annick Coupé. « *Dans son esprit, Attac avait moins d'ancrage social que le mouvement des chômeurs* » explique Patrice Spadoni des Marches européennes contre le chômage.

C'est là où on l'attend le moins qu'il se porte. Amené par l'essayiste Didier Eribon, il participe à une manifestation d'Act up et est aussitôt convaincu par leurs méthodes d'action. « *Il a cru qu'un mouvement homo comme Act up pouvait être le nouveau fer de lance du mouvement social* », se remémore Philippe Mangeot. Cela ne marche pas. On le retrouve en juillet 2000 à Millau au procès de José Bové et des militants de la Confédération paysanne. Avec son costume en lin et son chapeau blanc, des militants le surnomment « *le planteur créole* ». A soixante-neuf ans, il découvre alors l'auto-stop. La voiture qui doit le ramener au train tombe en panne sur le plateau du Larzac. Pour lui, c'est l'aventure ! Avec ses amis syndicalistes, il est pris en charge par un automobiliste local. Quelques jours plus tard, ce dernier recevra, en guise de remerciement, une sélection fournie des ouvrages de Pierre Bourdieu.

**Caroline Monnot  
et Sylvia Zappi**

**SMAÏN LAACHER, CHERCHEUR ASSOCIÉ AU CENTRE D'ÉTUDE  
DES MOUVEMENTS SOCIAUX (EHESS)**

## « L'Algérie lui a collé au corps et aux mots »

**De l'étude de la société kabyle à la fin des années 1950 aux pétitions des années 1990 pour dénoncer la responsabilité des autorités dans les violations des droits de l'homme, l'Algérie n'a jamais cessé de figurer parmi les premiers centres d'intérêt de Pierre Bourdieu. Comment s'est opérée cette rencontre ?**

Jeune Normalien, Pierre Bourdieu a servi comme appelé en Algérie, puis il y est resté comme chercheur. Ce qui s'est passé pendant la guerre d'Algérie annonce la démarche qui sous-tend toute son œuvre : il mobilise les sciences sociales au sens large, et laisse poindre ses interrogations épistémologiques sur la manière dont cette discipline considère, à l'époque, les pays exotiques : pour lui, il n'y a pas de regard possible sans nécessité de se « *regarder regarder* », il faut « *objectiver la subjectivité* ». Bourdieu commence par publier, en 1958, une *Sociologie de l'Algérie*, un volume de la collection « *Que sais-je ?* » si percutant, notamment dans sa dénonciation du colonialisme, qu'il continue d'être réédité aujourd'hui. En parallèle, il mène des travaux empiriques avec Abdelmalek Sayad sur la crise de l'agriculture algérienne. Dans *Le Déracinement*, ils dénoncent la violence des regroupements autoritaires de populations pratiqués à grande échelle par l'armée française.

**Quel a été l'apport de l'expérience algérienne à sa pensée ?**

Il a montré que les enjeux de luttes sociales n'étaient pas seulement économiques mais aussi symboliques, comme avec les enjeux de nom et de renom, les logiques d'honneur. Or ces logiques à l'œuvre dans les pays dits sous-développés le sont aussi dans le champ du débat intellectuel français. Ainsi, pour lui, entre les sociétés dites développées et les sociétés sous-développées, il existe des invariants, au-delà des avatars de l'histoire. Le thème de la violence symbolique est déjà très présent dans l'analyse de la colonisation. Bourdieu montre que cette dernière produit des violences extrêmes

dont les effets sont catastrophiques sur le long terme ; il laisse entendre que la sortie du lien colonial n'ira pas de soi. Toutes ces idées mûries en Algérie traverseront toute son œuvre. A propos du colonialisme encore, il dissèque le mécanisme par lequel les vaincus finissent par habiter la représentation que se font d'eux les vainqueurs. Il élargira cette analyse à tous les dominés, qui, en tant que tels, ont peu de chance d'échapper à leur condition.

**Pourtant, au moment de la guerre d'Algérie, on ne le voit pas adopter la posture d'intellectuel militant qu'on lui connaît plus récemment.**

Non, à l'époque, il n'était pas connu et il a fallu que des intellectuels s'emparent de ses écrits, qui traduisent des positions très anti-

colonialistes, pour qu'ils pèsent sur les événements. Son engagement n'était alors pas celui d'un militant au sens traditionnel, mais d'un intellectuel autonome.

**Après l'indépendance de l'Algérie, quelle a été sa position vis-à-vis du régime ?**

Il s'est toujours montré relativement discret dans ce domaine, estimant que le combat politique devait au préalable s'armer d'une vision scientifique du fonctionnement du monde social. Pour lui, cette connaissance scientifique devait servir aux dominés pour desserrer l'étau des contraintes. Mais on peut dire que l'Algérie lui a collé au corps et aux mots, et ne l'a jamais quitté.

**Propos recueillis par  
Philippe Bernard**

## Aux sources de la domination masculine

**EN 1998**, Pierre Bourdieu publie *La Domination masculine* (Le Seuil), dans lequel il s'attache à démontrer que la distinction entre hommes et femmes est moins un fait biologique qu'une construction sociale ; que les femmes elles-mêmes contribuent à cette domination masculine, qu'elles ont intériorisée puisqu'elles réfléchissent à leur propre condition en adoptant les catégories de ceux qui les dominent ; et que, dans la fabrication sociale des différences de sexe, dans la perpétuation de la domination masculine, l'Etat, l'école, l'Eglise comptent autant que la famille.

« *Bourdieu réaffirme avec force que la féminité, la masculinité et leurs rapports sont des constructions sociales, et des constructions sociales dans lesquelles les uns se retrouvent structurellement avantagés par rapport aux autres. Cette asymétrie est reproduite à travers les comportements conscients et inconscients des individus, mais aussi grâce à la con-*

*tribution active des principales institutions sociales* », résume le sociologue Yves Sintomer. Le livre est un succès d'édition. Chez les chercheurs, des femmes pour la plupart, qui travaillent sur les rapports sociaux des sexes, l'ouvrage suscite des sentiments ambivalents.

**« Il avait fallu qu'un homme s'empare du sujet pour qu'il devienne visible ! »**

« *Il avait fallu qu'un homme s'empare du sujet pour qu'il devienne visible, alors que nos travaux étaient considérés comme secondaires depuis vingt-cinq ans !* », se souvient la sociologue Catherine Marry. Le contenu même de l'ouvrage déçoit quelque peu ces chercheuses, dont Pierre Bourdieu omet d'intégrer les travaux dans son livre. « *Obsédé par les mécanismes de reproduction, les permanen-*



## Salle Traversière, à Paris, le 12 décembre 1995

**EN TEMPS NORMAL**, la salle Traversière, à deux pas de la gare de Lyon, accueille les spectacles du comité d'entreprise de la SNCF. Là, ils sont six cents, tout juste revenus de manif, en train d'écouter ces intellectuels qui ont apporté leur soutien aux cheminots grévistes.

Pierre Bourdieu s'installe à une longue table, coincé entre Annick Coupé (Sud-Ptt) et Didier Le Reste (CGT cheminots). « *Cette crise est une chance historique pour la France et tous ceux qui refusent la nouvelle alternative : libéralisme ou barbarie* » déclare le sociologue.

## L'arme de l'édition

**POUR APPUYER** sa prise de parole dans le champ social et politique, Pierre Bourdieu a lancé, fin 1996, les éditions Raisons d'agir. Un petit texte, *Sur la télévision*, inaugurerait une collection de livres d'« *intervention sociologique* ». Ce sont des petits ouvrages d'une centaine de pages, de petit format et de couleurs vives, vendus à un faible prix, dont un bon nombre sont devenus des succès de librairie : *Les Nouveaux Chiens de garde* de Serge Halimi a dépassé les 200 000 exemplaires, tout comme *Sur la télévision*, tandis que le premier *Contre-feux* a dépassé les 100 000 exemplaires. Pierre Bourdieu en avait pressenti le succès, comme il avait prévu celui de *La Misère du monde* (Seuil, 1993) : « *C'est un ouvrage de trois millions de signes, qui fera 80 000 exemplaires* », avait-il affirmé en 1991 à Olivier Bétourné, alors au Seuil.

Assurer le succès d'un gros livre, vendu cher, n'était pas plus évident que de lancer une collection bon marché, en pleine crise des sciences humaines. « *C'est un des lancements les mieux pensés en sciences humaines. Il a su trouver le bon for-*

*mat, et il y a eu une adéquation entre un universitaire et l'équipe des commerciaux, qui ont su convaincre les libraires* », explique François Chasse-ré, directeur des ventes du Seuil, diffuseur de Raisons d'agir.

La collection a coïncidé avec l'omniprésence publique de Pierre Bourdieu après les grèves de décembre 1995. Elle a appuyé ses combats et nourri les polémiques, au fil d'une quinzaine de publications. « *Cette collection s'inscrivait dans un souci qui a toujours été celui de Pierre Bourdieu, que le travail scientifique ne reste pas dans un placard, mais retourne dans le champ social* », précise Patrick Champagne. Si l'efficacité polémique de la collection a été reconnue, sa crédibilité scientifique a souvent été discutée. Mais elle marque une date dans l'histoire de l'édition de sciences humaines et fait écho à la « *Petite Collection* » Maspero lancée en 1968 ; elle a aussi suscité sa postérité, avec les livres d'Esprit frappeur et surtout la collection d'Attac, chez Mille et Une Nuits.

**Alain Salles**

**Pascale Krémer**

# Le pourfendeur de la « pensée Tietmeyer »

## Jürgen Habermas : humaniste engagé

Ce qu'« aucun intellectuel allemand n'aurait osé faire », Pierre Bourdieu l'a osé : il s'est attaqué à l'indéfectible

président de la Bundesbank, Hans Tietmeyer, à l'époque où celui-ci régnait encore sur la banque centrale allemande et où, depuis son bureau de Francfort, il dictait les taux d'intérêt dans l'Europe tout entière. Le compliment sur l'audace de Bourdieu, comparée à la pusillanimité supposée de l'intelligentsia d'outre-Rhin, émane de Joschka Fischer, alors que le chef de file des Verts n'était pas encore ministre des affaires étrangères. Il avait rencontré Bourdieu à Francfort, en juin 1997, à l'occasion d'un débat organisé par la Fondation Heinrich-Böll, la fondation du parti écologiste.

Le titre définissait exactement le champ auquel le sociologue du Collège de France consacrait son énergie militante : « Quelles réponses de gauche à la mondialisation et à l'hégémonie néolibérale ? ». Joschka Fischer était loin d'être complètement d'accord avec Bourdieu. Il prenait la défense de Tietmeyer, dont la mission première était la stabilité du deutschemark, inscrite dans la loi. « Ou bien il s'en acquitte, ou bien il doit démissionner », disait-il. Il partageait avec son interlocuteur français l'aspiration à un Etat européen, à une intégration politique qui aurait dû constituer le premier pas, bien avant la monnaie unique : « Mais est-ce une raison pour refuser ce premier véritable transfert de souveraineté [que représente l'euro] », demandait-il.

La polémique Bourdieu-Tietmeyer

Il restera pour ses interlocuteurs allemands un « Zola des places financières », militant du mouvement social

avait commencé l'année précédente lors d'un débat, « La mondialisation, un défi culturel pour l'Europe », au centre français de l'université de Fribourg-en-Brisgau. La nuit précédente, Bourdieu avait lu un entretien accordé au Monde par le président de la Bundesbank où celui-ci vantait les bienfaits de la flexibilité. Bourdieu en avait fait le lendemain une exégèse critique et ironique, placée sous le signe du refus de « la pensée Tietmeyer ». Il en profitait pour développer un de ses thèmes favoris, la mobilisation des forces sociales par-delà les frontières des pays européens : « Contre une Europe des banques, contre une Euro-

pe de la Bundesbank, contre l'Europe de Hans Tietmeyer, il n'y a pas d'autre moyen que la création d'un welfare state européen, aussi vite que possible, par la mobilisation de toutes les forces progressistes, qui de cette façon échapperont à la fausse alternative qu'on cherche à leur imposer : entre le vrai nationalisme et le faux internationalisme qui n'est autre que le masque d'un véritable impérialisme. »

Son intervention fut publiée dans l'hebdomadaire *Die Zeit* sous le titre « Mise en garde contre le modèle Tietmeyer », et le président de la Bundesbank s'enquit discrètement auprès de ses amis parisiens si l'influence de Bourdieu était telle que ses critiques méritaient une réplique. La réponse officielle fut négative...

En revanche, à l'instar de Joschka Fischer, la gauche allemande non organisée dans les grandes formations politiques s'était prise de sympathie pour cet intellectuel atypique, un homme qui tenait un discours en rupture avec la pensée unique et qui pourtant n'était pas lié à des chapelles idéologiques que l'Allemagne réunifiée avait rejetées hors du champ politique.

Souvent sollicité pour des entretiens par les journaux et par les radios, Bourdieu était invité par les grands syndicats, comme l'IG Metall, pour défendre la coopération entre les mouvements sociaux européens alors qu'il regrettait que les moyens de mobilisation restent largement nationaux ; et même si la réconciliation entre le réformisme traditionnel de la social-démocratie et le développement de la contestation « sociétale » paraissait aux syndicats – et à la gauche classique – une utopie. Cette coupure à travers tout le dialogue que le sociologue

mena sur Arte avec Günter Grass, en décembre 1999, bien que tous deux tombèrent d'accord sur l'irremplaçable besoin « d'ouvrir sa gueule ».

A l'inauguration du centre d'études françaises de Fribourg, où il retrouvait volontiers des disciples et des amis, Pierre Bourdieu avait plaidé pour une amélioration de la réception de la pensée française en Allemagne, et réciproquement. Lui-même avait été victime de cette diachronie entre les mouvements intellectuels des deux côtés du Rhin. Un décalage dû en partie aux délais de traduction des œuvres les plus importantes, mais pas seulement. En se faisant le héraut de la sociologie « face à la philosophie, l'économie et l'histoire, aimées et haïes à la fois » (*Frankfurter Allgemeine Zeitung* du 1<sup>er</sup> août 2000), il heurtait de front une tradition allemande – mais ses collègues ne lui en tenaient pas rigueur.

Au contraire, ceux-ci vivaient à travers lui ce à quoi eux-mêmes n'auraient jamais songé : « Cette ligne de partage vacillante entre la science, l'expertise et le militantisme fait de Bourdieu le symbole du retour des intellectuels », remarquait encore le journal de Francfort. Et sans doute restera-t-il d'abord, pour ses interlocuteurs allemands, ce « Zola des places financières » (*Neue Zürcher Zeitung*), ce militant d'une Europe des mouvements sociaux. Dans un premier temps au moins, avant que de la « boîte à outils » sociologique qu'il a constituée [lire ci-dessous le témoignage de Wolf Lepenies] d'autres fassent la théorie.

Daniel Vernet

## Vu d'Italie : européen et généreux

PIERRE BOURDIEU ne bénéficiait pas en Italie de l'influence qu'il pouvait avoir chez les intellectuels d'autres pays européens. Le *Corriere della Sera* rappelle que la traduction de son livre *La Domination masculine* avait fait scandale en Italie jusque chez les féministes, qui lui reprochaient de reprendre, fût-ce sur un mode académique, les clichés les plus éculés sur la différence des sexes. Il n'avait pas hésité pourtant, en 1996, à aller soutenir un ami lancé dans une campagne électorale, le politologue Gian Giacomo Migone, cofondateur de

*Liber*, revue européenne de livres qui fut publiée pendant deux ans, notamment avec *Le Monde* (lire page 17). Gian Giacomo Migone apporte ici son témoignage.

« Pierre était comme ça, champion de la rationalité mais toujours passionnément dévoué à une cause ; censeur impitoyable des vices de sa corporation mais négateur tenace de sa propre influence, contre toute évidence ; un homme extrêmement précis dans la sélection de ses affinités intellectuelles mais doté d'un sens de l'amitié absolument latin. Il pouvait être terriblement égocentrique, et pourtant le premier mot qui vient à l'esprit en pen-

sant à lui est « généreux ».

« Le second est « européen », même si cela peut étonner ceux qui n'ont pas vécu la brève mais intense aventure de *Liber*. Cette revue européenne des livres était un rêve que nous avions entretenu chacun de notre côté. Il nous semblait que nous avions conçu un petit morceau d'Europe, même si l'idée de Pierre n'était pas de rechercher une identité européenne commune. Il s'agissait plutôt de faire émerger une problématique commune à travers un dialogue à propos de livres dûment sélectionnés. Nous avions entre nous trouvé un moyen d'éviter un droit de veto pour chaque partici-

pant à cette aventure européenne, et néanmoins Pierre était un de ceux, sinon le seul, qui refusait toute forme de nationalisme. L'Europe était pour lui un choix décisif, une manière réaliste de défendre le principe de la représentation démocratique à un niveau global et pour opposer un monde multipolaire, doté de règles et d'institutions communes aux formes de mondialisation en acte. »

Gian Giacomo Migone est professeur à l'université de Turin, ancien sénateur

« POUR BOURDIEU, la sociologie était une science nécessaire. Elle était nécessaire parce qu'elle seule donnait la possibilité, d'une part, de connaître le caractère contraignant des faits sociaux et, d'autre part, de mettre au jour comment l'individu – Bourdieu parlait en l'occurrence plutôt d'"agents" que de "sujets" – pouvait se créer des espaces de liberté envers ces contraintes.

» Toute société est par exemple marquée par des systèmes d'alliance particuliers, mais en même temps ceux qui vont se marier développent des stratégies par lesquelles ils cherchent à tester la souplesse du système. En général, les scientifiques, qu'il s'agisse d'ethnologues ou de sociologues, s'intéressaient aux systèmes ou aux individus. Ou bien ils regardaient, tel Dieu le Père, les structures objectives et immuables dans lesquelles les acteurs se muaient comme des marionnettes, ou bien ils adoptaient le point de vue de ceux qui agissent et leur reconnaissaient un degré de liberté qui était illu-

soire. Bourdieu, au contraire, tenait au paradoxe selon lequel l'action humaine s'oriente sur des objectifs donnés par la société sans pour autant poursuivre consciemment ces objectifs. Bourdieu renvoyait à un parallèle avec la grammaire générative de Noam Chomsky : comme locuteurs, nous sommes liés par un répertoire limité de règles, mais nous pouvons en même temps formuler un nombre illimité de phrases grammaticalement correctes.

» Pierre Bourdieu n'a pas développé une grande théorie à partir de concepts comme "habitus", "champ" ou "capital culturel", mais il a rempli avec eux une boîte à outils qui a fait de lui un bricoleur doué des sciences sociales modernes. »

Wolf Lepenies Professeur de sociologie à l'université de Berlin (Extrait d'un article paru dans la *Süddeutsche Zeitung* du 25 janvier)

## Sur les campus américains : une œuvre discutée

Dans le peloton de tête des intellectuels français les plus connus aux Etats-Unis, Pierre Bourdieu a

été distancé, il y a longtemps, par Gilles Deleuze, Michel Foucault et – surtout – Jacques Derrida, beaucoup plus lu que lui sur les campus. Son nom n'est donc pas l'un des tout premiers qui viennent à l'esprit chaque fois que, dans les colloques, on évoque, pour la louer ou pour la dénigrer, la fameuse *French Theory* – comme on appelle, outre-Atlantique, ce curieux mélange de déconstruction et de postmodernisme qui semble y résumer l'activité intellectuelle française depuis une bonne trentaine d'années.

Ce n'est pas dire que Pierre Bourdieu soit inconnu. Bien au contraire, après un certain retard au démarrage, la plupart de ses livres sont régulièrement traduits depuis le milieu des années 1980.

Dès 1991, Derek Robbins publie *The Work of Pierre Bourdieu* (Westview Press), une excellente introduction à la pensée du sociologue ou, comme on dit en anglais, du *social theorist* français – laquelle fait l'objet, dans les années suivantes, de références de plus en plus fréquentes de la part de ses collègues américains. « L'influence de Bourdieu sur la sociologie américaine, affirme même le traducteur Arthur Goldhammer (excellent connaisseur des flux transatlantiques), aura été considérable, surtout parmi ceux qui cherchaient un contrepoids aux approches lourdement empiriques et statistiques de l'école dominante. »

Héritière d'une longue tradition positiviste (au sens de Carnap et non de Comte), la sociologie américaine tend en effet à disqualifier les systèmes qui se présentent comme des théories globales de la société. C'est de ce point de vue que Bourdieu peut intéresser les contestataires : parce qu'il propose une anthropologie générale des rap-

ports de pouvoir, parce qu'il en souligne tout particulièrement les aspects symboliques et, enfin, parce qu'il met en lumière les mécanismes qui contribuent à conforter, en les masquant ou en les déformant, les

Trois critiques, en effet, lui sont fréquemment adressées, ainsi que le note fort justement, dans un article paru en 1993, le sociologue Loïc J.D. Wacquant qui, à l'université de Chicago, a été la « tête de pont » américai-

Ni inconnue, ni intouchable, l'œuvre de Pierre Bourdieu fait, aux Etats-Unis, l'objet d'un intérêt certain, mais critique

relations de domination. Si cette perspective, qui leur semble nouvelle, séduit donc certains chercheurs américains (notamment au sein des *gender studies*), il convient toutefois de souligner que l'œuvre de Bourdieu n'a jamais fait, jusqu'ici, l'objet d'un véritable engouement, ni même d'une adhésion sans réserve de la part de ceux qui la fréquentent.

ne de Bourdieu – article repris dans l'ouvrage collectif, *Bourdieu : Critical Perspectives*, The University of Chicago Press, 1993. D'abord, les Américains (et ils ne sont pas les seuls) ont quelque peine à identifier la matrice théorique à laquelle ils pourraient rattacher sa pensée : celle-ci procède-t-elle de Durkheim, de Weber, de l'école de Francfort ou (comme le prétendent cer-

tains) d'une variété originale de postmodernisme ? La réponse la moins extravagante demeure cependant celle qui nous renvoie à Marx. Mais s'il est vrai qu'il n'y a pas grand-chose de plus dans la sociologie de Bourdieu que dans celle de Marx, penseur toujours aussi méconnu aux Etats-Unis, la référence au second n'aide pas nécessairement à mieux comprendre le premier.

Deuxième critique : le style. Bien que les aspérités de celui-ci disparaissent quelquefois dans les traductions anglaises de ses livres, le fait est qu'il y a, chez Bourdieu, une difficulté d'expression propre à rebouter le lecteur anglophone, que l'on sait réticent dès qu'on le prive d'idées claires et de définitions précises. D'où la troisième critique : faute d'avoir été explicités par leur principal utilisateur, nombre des concepts fondamentaux de la pensée de Bourdieu sont toujours considérés, outre-Atlantique, comme fort obscurs. Ainsi en va-t-il, notamment, du concept d'"habitus" qui, parce qu'il se

situe à la frontière indécise entre le poids des structures sociales et la marge de liberté laissée à l'individu, et parce qu'il semble nier celle-ci au bénéfice de celles-là, suscite de fortes réserves de la part des chercheurs américains.

Certains de ces derniers, parmi les plus convaincus, tentent donc (pour son bien) de soumettre la pensée de Bourdieu à un travail d'analyse critique qui, en un sens, n'a pas encore été entrepris en France. Relève d'une telle démarche, par exemple, un ouvrage récent comme celui de David Swartz, *Culture and Power : The Sociology of Pierre Bourdieu* (The University of Chicago Press, 1997), qui essaie d'éviter les écueils de l'adulation béate tout autant que ceux du dénigrement systématique – bref, qui tente de lire et de comprendre, au lieu de se dépêcher de conclure. Ne serait-ce pas, au fond, un bon exemple à suivre ?

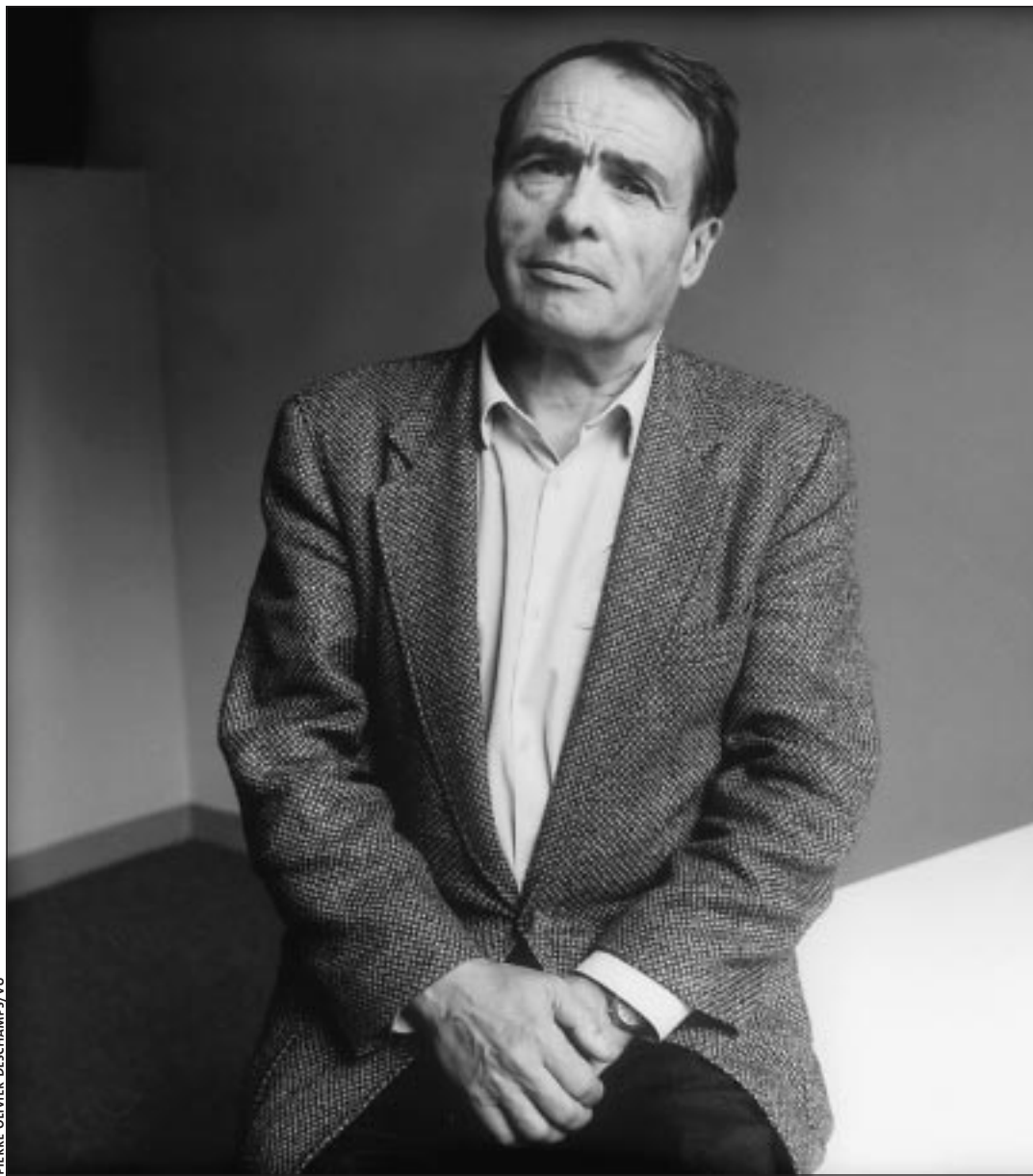
Christian Delacampagne

Admiré par les uns, qui vantaient son charme, critiqué par les autres, qui le jugeaient sectaire, Pierre Bourdieu était un homme de conviction

B

eaucoup de ceux qui se sont trouvés en conflit, à un moment ou à un autre, avec Pierre Bourdieu se délectent du jugement cinglant porté sur lui par Raymond Aron, qui, dans ses *Mémoires*, le compare à « un chef de secte, sûr de lui et dominateur », et le déclare « impitoyable à ceux qui pourraient lui faire ombre ». Peut-être n'ont-ils pas relevé, dans ce même livre, deux pages auparavant, le passage dans lequel Raymond Aron souligne que ses relations avec ses assistants furent toujours « difficiles ». « Aussi bien, ajoute-t-il, Pierre Bourdieu, qui était mon assistant au début des années 1960, ne parlait-il pour ainsi dire jamais quand il assistait à mes séminaires. » Il y a sans doute dans ce silence persistant d'un jeune universitaire face à son prestigieux patron la gêne du provincial issu d'un milieu modeste confronté aux brillants esprits de la capitale, comme il y a probablement dans la violence qui lui sera ensuite reprochée – violence d'un discours volontiers polémique, intransigeance dans les relations humaines, méfiance à l'égard des autres, sentiment d'incompréhension considéré souvent comme un signe d'arrogance – une sorte de revanche sur les humiliations du passé.

Ce fils d'un petit fonctionnaire du Béarn, amateur de rugby autant par atavisme régional que par goût de la mêlée, de l'affrontement et de l'épreuve de force, ne s'est jamais senti à l'aise dans les salons parisiens. Il a longtemps gardé de ses origines une forte suspicion à l'égard des facilités – rhétoriques ou financières – des « héritiers ». Son écriture même, comme un sillon profond tracé sur la page, témoigne de ce refus du brio, de l'élégance, du chic qui étaient pour lui les signes de l'exclusion. On comprend mieux pourquoi cet homme timide et exigeant aimait s'entourer d'une équipe de collaborateurs avec lesquels il pouvait se sentir en confiance, pourquoi aussi il pardon-



PIERRE-OLIVIER DESCHAMPS/VEU

## Un homme de combat

naît mal à ceux qui le quittaient, pourquoi il apparaissait à ceux qui étaient extérieurs au cercle, soit qu'ils y aient appartenu naguère, soit qu'ils aient choisi d'autres écoles de pensée, comme un homme sectaire.

Mais pour ceux qui avaient le privilège de compter au nombre de ses interlocuteurs – étudiants, chercheurs, collègues, voire parfois journalistes –, Pierre Bourdieu était un homme ouvert, affable, attentionné. Pédagogue de talent, il savait jouer de son léger accent du Sud-Ouest, de son sourire et de son charme pour rendre vivantes les analyses les plus complexes et faire de son public le complice enchanté de ses démonstrations. Dans les années 1960, il tenait séminaire, avec Jean-Claude Passeron, à l'École normale supérieure, au moment où, en ce même lieu, Lacan réunissait ses adeptes et Althusser ses disciples. Il expliquait Durkheim et Weber aux apprentis sociologues, développait déjà quelques-uns des thèmes qui allaient devenir des éléments-clés de sa doctrine, n'hési-

tait pas à quitter les hauteurs de la théorie pour entrer dans les détails de la méthode, toujours soucieux d'éviter le non-dit, l'à-peu-près, l'implicite, qui favorisent les gens cultivés et desservent les autres. Il défendait alors l'idée d'une « pédagogie rationnelle », susceptible de limiter, autant que possible, les avantages des « héritiers », trop habitués à rédiger d'habiles dissertations qui, sans être ni vraies ni fausses, relevaient, selon lui, de la catégorie du « même pas faux », prestation suffisante pour obtenir la moyenne à l'examen.

Pierre Bourdieu mettait dans son enseignement de la flamme, de l'humour, de l'énergie. Il avait quelquefois la dent dure, mais séduisait par sa rigueur et son savoir. A mesure qu'avancait sa carrière, le nombre de ses « fans » augmentait. Son charisme éclatant allait captiver ses auditeurs de l'École des hautes études puis ceux du Collège de France, comme ceux des nombreuses universités étrangères où il était très souvent invité. Ses conférences étaient des événements : l'homme

était désormais une vedette, le savait et ne s'en plaignait pas. Même s'il affirmait n'avoir aucun pouvoir dans l'Université, il était conscient de son influence intellectuelle et goûtait sans honte cette gloire croissante.

Devenu un personnage public, Pierre Bourdieu allait, plus que jamais, donner libre cours à sa fibre pamphlétaire, prêtant le flanc aux accusations d'intolérance et de dogmatisme. Ses victimes seraient les journalistes, les essayistes, les « intellectuels médiatiques », tous ceux qui, à l'en croire, occupaient indûment les colonnes des journaux et les plateaux de télévision. Il y avait une part de jeu dans cette sévérité. Pierre Bourdieu n'était pas le bloc de certitudes que certains se plaisaient à voir en lui. Sa pensée était toujours en mouvement. Il lui arrivait d'hésiter, de tâtonner, de remettre plus de vingt fois son ouvrage sur le métier. Mais c'était un homme de combat. Et dans le combat on n'affiche pas ses doutes.

Thomas Ferenzi

## Françoise Héritier : une inlassable exigence

MA PREMIÈRE VRAIE rencontre avec Pierre Bourdieu date du temps où je faisais les « visites » nécessaires à l'ensemble des professeurs du Collège de France, avant mon élection en 1981. Lui-même était dans l'entre-deux, car sa propre élection n'était pas encore ratifiée. Nous eûmes un long entretien sur les stratégies de l'alliance matrimoniale dans les systèmes que les anthropologues classent sous les intitulés de complexes et de semi-complexes. Il était déjà un sociologue éminent, mais il n'avait pas oublié ses débuts comme ethnologue et, même s'il s'était éloigné dans sa pratique des questions théoriques touchant à la parenté, il en percevait admirablement le sens, la portée et la nécessité. Pour moi comme pour beaucoup d'autres anthropologues du champ social, sa contribution à cette discipline est fondamentale. Je pense notamment à « La maison kabyle » (publié avec d'autres essais dans *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Droz, 1972), qui analyse le symbolisme de l'espace domestique en rapport avec la différenciation sexuelle, mais aussi à ses toutes premières recherches sur le célibat des jeunes hommes en Béarn, publiées dans *Etudes rurales*, qui attirèrent sur lui l'attention. Il semble d'ailleurs que, l'âge de la retraite étant venu depuis peu, il avait l'intention de reprendre ses dossiers béarnais et de repartir à l'écoute du terrain. Que n'en aurait-il pas tiré !

Nous avons présenté ensemble, au Collège de France, au moins deux propositions de chaires qui n'ont pas été acceptées. Il était blessé de ces échecs plus encore que s'ils l'avaient directement concerné, car ses convictions étaient profondes sur l'intérêt des thèmes et la valeur des travaux, et il s'en voulait de n'avoir pas su convaincre. La résistance du monde réel devant ce

qu'il sentait être une vérité irréfrangible lui était toujours incompréhensible. Je l'ai vu ainsi bien des fois, alors que nous retournions ensemble du Collège à son annexe rue du Cardinal-Lemoine, où nous avions nos laboratoires respectifs, s'étonner avec douleur de ces échecs ou du peu de succès rencontré parfois par des candidats à l'École des hautes études en sciences sociales (où nous étions tous deux directeurs d'études) auxquels il avait apporté ouvertement son soutien. Ce n'est pas qu'il fût amer : il n'était pas un diplomate et ne comprenait pas qu'il y eût des résistances devant des faits intellectuels qui étaient à ses yeux indubitables.

Mais il menait aussi avec fougue et sans se lasser des opérations de type politique. Ainsi, quand le Collège fut chargé par le président de la République d'établir un rapport sur l'enseignement de l'avenir, je l'ai vu défendre bien des points alors controversés et maintenant plus facilement admis, comme la prise en considération lors des recrutements et changements de grade, à côté des diplômes, de l'expérience acquise par des personnels de tous ordres. Il sut convaincre notre groupe. Et nous ne pourrions oublier la part qu'il prit à la contestation de l'ordre établi et de la mondialisation, tant dans ses travaux proprement sociologiques que par ses prises de position publiques ou la création d'organes de réflexion totalement indépendants, tel *Liber*.

C'est cette inlassable exigence d'un être libre dans le monde, parlant sans relâche à l'assaut pour défendre et répandre les idées auxquelles il croyait, dont je garderai personnellement le souvenir avec émotion et émerveillement.

Françoise Héritier  
professeur honoraire  
au Collège de France

## Bernard Lahire : répéter ou inventer

PIERRE BOURDIEU légua à la communauté scientifique internationale une œuvre considérable. Jeune sociologue, il se tenait à distance de tout engagement politique et voyait d'un très mauvais œil tout ce qui détournait le savant de la recherche de la vérité scientifique. Depuis quelques années, il était, comme on le sait, fortement engagé dans les luttes sociales de son temps. Mais, à 30 ans, Pierre Bourdieu avait une œuvre scientifique en gestation à construire, alors que, trente ans après, œuvre était faite et reconnue et lui donnait légitimement l'envie de mener d'autres combats. Certains de ses lecteurs ont ainsi davantage été séduits ses dernières années par la pugnacité de l'intellectuel engagé que par la subtilité et la richesse de

ses analyses sociologiques. Ils doivent pourtant savoir que l'engagement de fin de carrière suivait plusieurs décennies d'ascétisme scientifique acharné.

La question, qui a commencé à se poser avant même sa disparition, est celle du mode d'appropriation de ce précieux héritage. Il y a deux grandes manières de prendre en charge ce qu'il nous laisse.

La première consiste, au mieux, à appliquer indéfiniment, sur de nouveaux terrains, « sa théorie » et, au pire, à se contenter d'utiliser son lexique et sa grammaire, en (se) donnant l'impression de penser lors même qu'on a simplement fait fonctionner la machine à produire des textes « à la manière de Bourdieu ». Nombre de travaux sociologiques ressemblent déjà et ressembleront ainsi à l'avenir à ces sortes de pastiches involontaires.

La seconde façon d'hériter suppose de faire l'effort (car d'effort – et de risque – intellectuel il est question) de continuer à imaginer et à créer au-delà de ce que le sociologue a pensé et formulé lui-même, en retrouvant ainsi l'attitude qu'il sut adopter lorsqu'il inventait, avec et contre d'autres chercheurs de sa génération, une nouvelle manière de faire la sociologie et de penser le monde social.

C'est le propre de toute œuvre importante que de donner lieu à une telle opposition entre répétition-commémoration et réinvention, vénération et critique créatrice. Et les chercheurs les plus fidèles au travail de Pierre Bourdieu ne sont, à mon sens, pas là où l'on croit. Mais je sais, pour l'avoir bien vu, qu'en écrivant cela j'en appelle classiquement à une hétérodoxie contre une certaine orthodoxie. De nos attitudes et de nos préférences dans le champ scientifique aussi, il nous aura rendus plus conscients.

Bernard Lahire, enseignant  
à l'École normale supérieure

## Réactions politiques et syndicales

● **Jacques Chirac** : « Philosophe et scientifique de renom, Pierre Bourdieu vivait la sociologie comme une science inséparable d'un engagement. Son combat au service de ceux que frappe la misère du monde en restera comme le témoignage le plus frappant. Militant de la culture, Pierre Bourdieu aura aussi souligné, et récemment encore dans son « discours aux maîtres du monde », que le temps de la culture n'était pas celui de l'économie. »

● **Lionel Jospin** : « Tout en construisant son œuvre sociologique, Pierre Bourdieu a personnellement vécu la dialectique entre la pensée et l'action », en passant « de l'analyse savante à l'engagement social et politique. Un engagement fort, dans la période récente, contre la mondialisation libérale et ses dommages culturels et sociaux ».

● **Catherine Tasca** : « Avec Pierre Bourdieu disparaît une grande figure

de l'intellectuel engagé aux côtés des mouvements sociaux, dans une critique radicale, à la fois rigoureuse et âpre, des pensées dominantes de son temps. »

● **Le Parti socialiste** : Pierre Bourdieu « s'est voulu, à l'image de Jean-Paul Sartre, la voix des sans-voix et le porte-parole des laissés-pour-compte, contre les puissants, dans la tradition des grands intellectuels français ».

● **Le Parti communiste** : « Son combat et son travail ont beaucoup apporté à toutes celles et à tous ceux qui partagent la même volonté d'un monde débarrassé de sa misère. Pierre Bourdieu ne s'est pas contenté de « décortiquer » les dysfonctionnements et les inégalités de notre société, il les a également combattus en intellectuel et en citoyen profondément convaincu de la nécessité d'une transformation radicale de notre société. »

● **Jean-Pierre Chevènement** : « A

son œuvre sociologique, Pierre Bourdieu a ajouté un engagement personnel reposant sur un sens critique aigu mis au service d'une révolte salutaire contre les dérèglements de la mondialisation libérale. Dans le triste univers de la pensée unique, il aura incarné le souffle de la pensée critique. »

● **Les Verts** : « Une figure emblématique pour tout le mouvement social », en raison de son « soutien indéfectible aux sans-papiers, aux intellectuels algériens et à toutes celles et à tous ceux qui à un moment donné de leur vie sont obligés de se lever pour protester contre les injustices et les dominations ».

● **Alain Krivine** : « Un des grands intellectuels au côté du mouvement social », qui « avait été, ces dernières années, de tous les combats contre le néolibéralisme triomphant ».

● **RPR** : « Pierre Bourdieu était de ceux qui contribuent à donner toute sa noblesse à la pensée et à l'engage-

ment politiques. Il était un spectateur engagé de notre société, qui inscrivait ses réflexions et ses travaux au cœur des grands débats publics. »

● **Attac** : « A l'opposé de l'image d'un intellectuel protégé dans une tour d'ivoire, il inscrivait ses recherches au cœur des contradictions sociales, de leurs soubresauts », souligne l'association, pour qui la mort de Pierre Bourdieu « diminue cruellement la vie intellectuelle et sociale de notre pays ».

● **La CFDT** : Pierre Bourdieu « restera dans nos mémoires l'auteur d'une œuvre considérable qui, trente ans durant, irrigua le débat sur la question sociale. Nos divergences avec le militant, qui furent parfois profondes, n'ont rien de l'homme et à sa pensée ».

● **La CGT** : « Son œuvre sociologique considérable comme ses travaux sur les processus de production des inéga-

lités sociales porteront encore longtemps témoignage de la qualité d'un homme exigeant, un homme de pensée résoluement engagé dans l'action, comme en témoignent ses prises de position courageuses durant le conflit de l'hiver 1995, dans sa lutte contre les dommages du libéralisme. »

● **Sud-Rail** : « Quand d'autres intellectuels se rangeaient du côté de Jupé et consorts, lui avait fait le choix d'appuyer celles et ceux qui luttaient pour une société plus juste. » Sud-PTT a ajouté que sa mort « laisse un vide impossible à combler. Néanmoins, ses écrits resteront une référence pour toutes celles et tous ceux qui ne se résignent pas à accepter la pensée unique et continuent à lutter pour un monde plus juste ».

● **Droit au logement** : « Son combat sur la question sociale et les injustices a sorti de leur torpeur de nombreux intellectuels et interpellé fortement nos élites. »





## Saint-Gobain touche les dividendes de sa politique prudente de diversification

Le groupe, qui affiche un résultat record pour 2001, a lancé, vendredi, une OPA sur les 25,3 % du capital de Lapeyre qui lui manquent pour en obtenir le contrôle total

POUR un peu, le président de Saint-Gobain serait presque content des difficultés économiques actuelles. Critiqué au moment de la fièvre sur les nouvelles technologies pour sa stratégie trop prudente, bâtie pour des métiers vieillots et trop nombreux, Jean-Louis Beffa voit aujourd'hui ses choix reconnus. Après des années de recentrage, le groupe de matériaux de construction et de distribution se révèle moins cyclique qu'auparavant. En dépit du ralentissement, Saint-Gobain a enregistré en 2001 un résultat net hors plus-values de cession de 1,057 milliard d'euros, en hausse de 3 %, pour un chiffre d'affaires de 30,4 milliards d'euros.

Placé en amont de la chaîne industrielle, Saint-Gobain n'a toutefois pas été épargné par les secousses. Chute de tous les marchés industriels aux Etats-Unis, où il réalise 18 % de ses ventes, graves difficultés en Allemagne, son deuxième marché européen après la France, déficit dans sa branche distribution auprès du grand public (Lapeyre), net ralentissement dans sa

branche canalisation (Pont-à-Mousson) : les mauvaises nouvelles se sont accumulées tout au long de l'année. Les métiers historiques du groupe – le verre, l'emballage – ont permis de compenser en partie les baisses. Leader mondial dans ces secteurs où la concurrence se réduit à une poignée d'acteurs, Saint-Gobain a pu maintenir des prix et des marges confortables. Du coup, M. Beffa s'est ravi. Alors qu'il envisageait sérieusement, en 2000, de vendre son activité d'emballage, il entend non seulement la conserver mais aussi la développer « dans les pays où l'on boit du vin ».

En parallèle, les vieilles méthodes de rigueur sont revenues dans le groupe. Diminution de coûts, réorganisations se sont multipliées. Dans la plus grande discrétion, le groupe a supprimé 2 600 emplois, près de 10 % de ses effectifs aux Etats-Unis et plus de 1 000 postes en Europe. Au total, le groupe a perdu 4,1 % de ses effectifs en 2001 pour retomber à 171 000 salariés dans le monde.

Dans le même temps, les investissements ont été diminués de 15 % pour se limiter à 1,4 milliard d'euros. Très prudent sur la reprise qu'il ne voit pas « au mieux avant le deuxième semestre 2002 », M. Beffa n'envisage pas de changer sa politique d'investissement cette année. « Nous avons les capacités suffisantes pour faire face à la demande. De plus, nous ne voyons pas l'intérêt de créer de nouveaux équipements, alors que la crise actuelle est liée à des surinvestissements », dit-il.

### SITUATION CONFORTABLE

Avec cette politique économe, le groupe se retrouve dans une situation financière plus que confortable : en 2001, son autofinancement a atteint 1,3 milliard d'euros. Une partie a été utilisée pour désestimer le groupe. Une autre va l'être pour racheter les 25,3 % du capital de Lapeyre encore dans le public. Saint-Gobain a lancé, vendredi 25 janvier, une offre publique auprès des minoritaires au prix de 62 euros par action. Une opération financière, ni trop gran-

de, ni trop modeste, comme les aime le groupe. Depuis Norton en 1990, le groupe fuit les grandes manœuvres de fusions et d'acquisitions, les jugeant dangereuses.

Rassuré sur ses choix stratégiques, M. Beffa entend mettre l'accent sur le développement du groupe dans les pays émergents, là où « nos métiers historiques ont encore un potentiel de croissance important ». Pologne et République tchèque en Europe, Brésil et Mexique en Amérique du Sud, Inde et Chine en Asie sont sur la liste prioritaire. La Chine surtout est le pari qui tente le plus Saint-Gobain. Pour s'y ancrer, le groupe, pour une fois, semble même être prêt à se départir de sa légendaire prudence. Il y a déjà construit une usine de verre plat. Il se prépare maintenant à suivre la vaste délocalisation des semi-conducteurs de Taïwan vers la Chine pour installer ses produits de haute technologie (céramique-abrasifs), en attendant d'ancrer ses métiers d'isolation à Pékin.

Martine Orange

## Le Congrès a commencé ses auditions sur Enron

ANDERSEN, le cabinet chargé de l'audit d'Enron, dont la faillite en décembre continue de secouer les milieux d'affaires et politiques, a été mis au pilori jeudi 24 janvier au Congrès, sur fond d'accusations de destruction de documents et d'obstruction à la justice. Au lendemain de la démission surprise du patron d'Enron, Kenneth Lay (photo), un ami personnel et important contributeur financier à la campagne présidentielle en l'an 2000 de George W. Bush, une sous-commission d'enquête de la Chambre des représentants a commencé jeudi ses auditions. David Duncan, chef comptable chargé chez Andersen du dossier Enron, limogé la semaine dernière par le célèbre cabinet d'audit, cité à comparaître devant cette sous-commission, a refusé de témoigner, en invoquant son droit constitutionnel à rester silencieux. Interrogé pour savoir s'il avait sciemment détruit des documents comptables relatifs à Enron, il a répondu, visiblement nerveux, que « sur le conseil de (ses) avocats », il n'était pas en mesure de répondre. – (AFP).



## La compagnie à bas coûts Ryanair a commandé 100 Boeing 737-800

LA COMPAGNIE IRLANDAISE à bas prix Ryanair a annoncé jeudi à Londres qu'elle avait commandé 100 appareils Boeing 737-800 et pris une option sur 50 autres appareils, pour livraison entre 2002 et 2010. La commande (options comprises), sur la base des prix catalogue, s'élève à 9,1 milliards de dollars (10,3 milliards d'euros). Les 737-800 sont équipés de moteurs CFM 56-7 construits par la société CFMI, filiale paritaire de l'américain General Electric et du français Snecma. La commande de Ryanair est le plus gros contrat passé par une seule compagnie pour le 737-800, la nouvelle génération de ce modèle, a précisé Boeing. Ryanair pense qu'elle dépassera en taille d'ici six ans sa concurrente allemande Lufthansa, s'est vanté son patron Michael O'Leary dans un entretien au quotidien Handelsblatt paru vendredi.

## Ericsson annonce la première perte annuelle de son histoire

L'ÉQUIPEMENTIER de télécommunications suédois Ericsson, premier fabricant mondial de réseaux de téléphonie mobile et numéro trois des combinés portables, a annoncé vendredi 25 janvier la plus importante perte annuelle de son histoire, de 21,1 milliards de couronnes suédoises (2,29 milliards d'euros), et une baisse de 5 % de ses ventes, tout en annonçant son retour aux bénéfices pour 2002, en dépit de la faiblesse du marché.

Les quatre trimestres de 2001 ont été en perte, celle du quatrième atteignant (avant impôt) 5,1 milliards de couronnes suédoises. Elle est inférieure de 5,8 milliards à celle du trimestre précédent, mais supérieure aux attentes du marché. Le finlandais Nokia a annoncé jeudi un bénéfice net en baisse de 44 % en 2001, à 2,2 milliards d'euros, contre 3,938 milliards d'euros sur l'exercice précédent. Le chiffre d'affaires a augmenté de 3 % sur l'année, à 31,191 milliards d'euros (Le Monde du 25 janvier).

### INDUSTRIE

■ **BIOMÉRIEUX-PIERRE FABRE** : les deux laboratoires français, qui ont fusionné en 2001 pour devenir le groupe pharmaceutique indépendant Biomérieux-Pierre Fabre, envisagent de se désunir, affirme vendredi 25 janvier le quotidien Les Echos.

■ **GATEWAY** : le fabricant américain d'ordinateurs personnels a annoncé jeudi la suppression d'environ 2 250 emplois, sur un total de 14 000, soit environ 16 % des effectifs, et la fermeture de 19 de ses points de vente au détail. La société avait auparavant annoncé pour le quatrième trimestre un bénéfice d'exploitation conforme à ses prévisions, mais aussi une baisse de son chiffre d'affaires.

### SERVICES

■ **SONY** : le géant mondial de l'audio et vidéo électroniques a annoncé vendredi un chiffre d'affaires trimestriel record, ainsi qu'une hausse inattendue du résultat d'exploitation, les attendants du 11 septembre n'ayant pas amoindri la demande de jeux vidéo et de produits d'électronique grand public. Cependant, au niveau du groupe, Sony a accusé une baisse de 14,4 % du bénéfice net sur la période octobre-décembre, à 64,0 milliards de yens (546 millions d'euros).

■ **LA POSTE** : Aimé Perret, jusqu'à présent directeur de la délégation Ouest, a été nommé directeur général délégué, directeur du courrier du groupe La Poste, en remplacement de Bernard Bonneton, a annoncé jeudi le groupe. Nicolas Duhamel, précédemment directeur général adjoint de Vivendi Universal Publishing, a été nommé directeur financier de La Poste.

■ **SNCF-DEUTSCHE BAHN** : les deux compagnies de chemins de fer française et allemande ont signé jeudi une lettre d'intention visant à développer le trafic de fret ferroviaire entre l'Allemagne et la France.

■ **ENBW** : le quatrième groupe énergétique allemand EnBW, filiale à 34,5 % du français EDF, a annoncé jeudi qu'il renonçait à son entrée en Bourse prévue pour le premier semestre 2002.

### FINANCE

■ **SOCIÉTÉ GÉNÉRALE** : Daniel Bouton, président de la banque, mis en examen lundi 14 janvier, pour « blanchiment aggravé », de même que deux autres dirigeants et six cadres de la banque, a adressé une lettre à ses clients, datée du 21 janvier, rappelant qu'en droit français, « mise en examen n'implique nullement culpabilité », et précise que « la SG participe activement depuis des années (...) à la lutte contre le blanchiment. (...) Aucun élément du dossier ne peut laisser supposer qu'un collaborateur ou un service de la banque ait délibérément commis une action de blanchiment ou se soit sciemment rendu complice d'une telle action. (...) La probité personnelle des responsables de la SG n'est pas en cause ». La SG, qui traite 790 millions de chèques chaque année, estime que le système de traitement des chèques doit être revu.

■ **CRÉDIT FONCIER** : le Crédit foncier de France (CFF), filiale du groupe Caisse d'épargne, spécialisé dans le crédit immobilier, a annoncé une production de crédits en hausse de 30 % au cours de l'année 2001 à 4,79 milliards d'euros.

## Abdel Mabrouki, le livreur de pizzas qui fait plier McDo

Un jeune syndicaliste de la CGT mène la contestation contre le « symbole de la mondialisation »

C'EST DEVANT le restaurant McDonald's du boulevard Saint-Denis à Paris, fermé depuis le 24 octobre 2001, que, symboliquement, il nous a fixé rendez-vous. Après trois mois de « hamburgère », Abdel Mabrouki affiche un sourire modeste. Il sait que, quelle que soit l'issue de ce conflit, le plus long dans ce secteur, « une page d'histoire syndicale a été créée là où il n'y en avait pas ». En un an, c'est pourtant le troisième mouvement social qu'il anime à la tête du collec-

tif CGT de la restauration rapide, après les quatorze jours de grève du McDo du boulevard Saint-Germain, à Noël 2000, puis les trente-deux jours de blocage du Pizza Hut de l'Opéra, en janvier 2001.

Cette fois, la partie engagée contre le géant mondial s'est soldée par une première victoire – provisoire – devant la justice. Jeudi 24 janvier, le tribunal des prud'hommes de Paris a ordonné, en référé, la réintégration, sous astreinte, de deux des cinq salariés licenciés par Rémi



« Dénoncer (...) cette zone de non-droit qu'est la restauration rapide »

ABDEL MABROUKI

Smolik, le gérant franchisé du restaurant de Strasbourg-Saint-Denis. Accusés par leur patron d'avoir détourné 150 000 euros environ, en l'espace de neuf mois, ils s'estiment,

eux, victimes de discrimination syndicale. Sans attendre le résultat de l'enquête pénale, le magistrat a tranché en retenant « l'absence de causes réelles et sérieuses ». Pour Abdel Mabrouki, ce jugement est « grandiose ». « C'est la preuve que McDo n'est pas au-dessus des lois ». Soutenu par la direction de McDo France, M. Smolik a fait appel.

En dépit d'occupations d'autres restaurants les samedis et jours de grande affluence, comme aux Champs-Élysées durant les fêtes, le mouvement est resté limité. Et la direction n'a pas cédé aux exigences des grévistes et de leurs soutiens syndicaux et associatifs, voire politiques, comme celui de Noël Mamère, candidat des Verts à l'élection présidentielle, qui se sont engouffrés dans la brèche ouverte contre le « symbole de la mondialisation ».

### UN « RÉSEAU DE LA PRÉCARITÉ »

Abdel Mabrouki l'a compris. « Pour vaincre l'omerta, il faut ouvrir le mouvement vers l'extérieur », explique-t-il, en avouant avoir depuis rejoint l'association Attac. A la tête d'une poignée de militants, il ne cache pas les difficultés à convaincre et à mobiliser les salariés, essentiellement des jeunes, des étudiants à temps partiel de passage, et de plus en plus « de blacks et de beurs parce que les directions n'arrivent plus à recruter ». Bref, une génération de salariés qui vont et viennent, dont la solidarité s'exprime « dans les galères », à l'écart des appareils syndicaux.

Engagé par hasard au Pizza Hut de Levallois en 1995, ce jeune livreur de 29 ans, confiné maintenant à la plonge, connaît tous les rouages d'un système « bien huilé pour faire des bénéfices ». Cette prise de conscience lui est née de l'indifférence manifestée par son « manager » local après une agression dont il fut victime un soir de livraison. « Pour lui, c'était la routine. » Depuis, il n'a de cesse de dénoncer les conditions de salaires, de travail et de sécurité dans « cette zone de non-droit » qu'est la restauration rapide. Délégué syndical depuis cinq ans, il est en butte aux procédures de licenciement à répétition, par deux fois refusées par le ministère du travail. Il est aussi poursuivi en diffamation pour un tract vindicatif distribué après la mort d'un jeune livreur victime d'un accident de la route.

Si elle lui apporte son soutien, la Fédération CGT des services n'a pas admis le collectif à la table de négociations de la convention collective. Lui songe à créer un « réseau de la précarité » avec des extensions dans les chaînes (Maxi Livres, Kiabi, Virgin...) qui ont calqué leurs méthodes de gestion sur celles de la restauration rapide. « Le conflit ne s'arrêtera pas à Strasbourg-Saint-Denis, dit-il. Il suffit d'être patient si la cause est juste. »

Michel Delberghe

## MICHEL PEBEREAU

X, ENA, BNP,  
UN GRAND BANQUIER  
QUI AIME AUSSI  
LES LETTRES.

ANNE SINCLAIR  
/LES MANAGERS SONT SUR RTL.  
SAMEDI 26 JANVIER 9:15

RTL VIVRE ENSEMBLE





LA TENDANCE FINANCIÈRE

Nokia contribue à dissiper le pessimisme

LES INDICES boursiers américains ont accueilli favorablement, mais sans exubérance, les nouveaux commentaires d'Alan Greenspan, le patron de la Réserve fédérale, sur la reprise de l'économie américaine.

Principale référence de Wall Street, l'indice Dow Jones des trente premières valeurs a gagné 0,67 %, jeudi 24 janvier, à 9 796,07 points.

Le Dow Jones a gagné 1,26 % en une demi-heure après l'ouverture, avant de perdre une partie de ses gains sur des prises de bénéfice.

L'indice Standard & Poor's des 500 premières capitulations boursières s'est apprécié de 0,35 %, à 1 132,15 points, après avoir pris plus de 1 % dans la première demi-heure de la séance.

Riche en valeurs de technologie, l'indice Nasdaq a progressé de 1,05 %, à 1 942,58 points, après avoir progressé sur ses niveaux de

mercredi. Les valeurs technologiques ont aussi bénéficié, sur toutes les places financières mondiales, des résultats meilleurs que prévu du géant de la téléphonie mobile finlandais Nokia et du spécialiste du stockage des données américain EMC.

L'action Nokia, dont la place d'origine est Helsinki, a progressé de 10,25 % en Europe, mais a limité ses gains dans la soirée à New York, où elle est également cotée, terminant en hausse de 4,91 %.

Le géant finlandais de la téléphonie mobile compte plusieurs millions d'actionnaires individuels aux Etats-Unis, et plus des neuf dixièmes de son capital sont entre les mains d'actionnaires non finlandais.

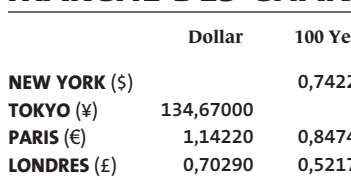
A Paris, l'indice CAC 40 a gagné 1,29 %, jeudi, à 4 508,07 points. Entraînée par l'effet Nokia, l'action ST Microelectronics a pris 5,4 %, et le titre Alcatel 4,8 %.

A Londres, l'indice Footsie s'est apprécié de 1,01 %, à Francfort, l'indice Dax a pris 0,14 %. A Tokyo, l'indice Nikkeï a également progressé de 0,70 %, vendredi, à 10 144,14 points, malgré la faiblesse de grandes actions bancaires.

A Buenos Aires, l'indice Merval a reculé de 6,71 %, jeudi, à 409,45 points, sur des prises de bénéfice, alors que la bonne tenue du peso encourageait moins la fuite des capitaux vers les actions argentines cotées à New York.

Le Merval reste en hausse de 38,61 % depuis le début 2002.

INDICE DOW JONES



Source : Bloomberg

Alan Greenspan invite les investisseurs à la sérénité, pas à l'exubérance

CHRONIQUE DES MARCHÉS

LES PROPOS tenus par Alan Greenspan, le président de la Réserve fédérale américaine (Fed), jeudi 24 janvier, devant la Commission budgétaire du Sénat (lire page 22), ont rassuré les investisseurs et provoqué un transfert des marchés obligataires vers les actions.

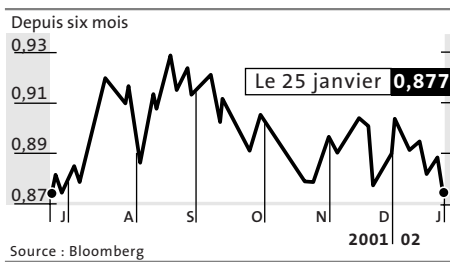
LES MARCHÉS D' ACTIONS RASSURÉS

Les analystes ont eu le sentiment que le patron de la Fed corrigeait le tir de ses précédentes déclarations, à tonalité plus pessimiste, le 11 janvier à San Francisco. « Élément important, la phrase "Je souligne que nous continuons de rencontrer des signes consistants de ralentissement à court terme" a été éliminée de son discours », souligne Jean-François Cauvet, responsable de la stratégie à la Société de Bourse E.T.C.

HAUSSE DES RENDEMENTS D'ÉTAT

En laissant entendre que l'économie des Etats-Unis était proche de la sortie du tunnel, le prési-

L'EURO EN DOLLAR



Source : Bloomberg

Bretagne réalise environ 15 % de ses exportations vers les Etats-Unis.

LE DOLLAR REPREND DES FORCES

Sur le marché des changes, le dollar s'est retrouvé dynamisé face à l'euro par les propos du patron de la Fed. La monnaie unique, qui évoluait déjà en début de journée en dessous du seuil de 0,88 dollar, a touché 0,8755 dollar vendredi matin, poursuivant lentement son repli engagé après le discours de M. Greenspan.

Le dollar est cependant nettement mieux résisté à la vigueur du billet vert que le yen, qui, fragilisé depuis plusieurs semaines, s'est retrouvé au tapis. Le dollar est monté jusqu'à 134,93 yens, soit là où il se situait en octobre 1998.

Enfin, sur le marché des matières premières, les cours du pétrole ont enregistré une légère progression, jeudi, sur le New York Mercantile Exchange, encouragés par les espoirs de reprise économique et les gains du fioul domestique après la publication d'une nette baisse des stocks américains de ce produit la semaine dernière.

Cécile Prudhomme et Adrien de Tricornot

LES BOURSES DANS LE MONDE

Tableau des indices boursiers dans le monde (25/1, 9h49) incluant Union Européenne, Europe, Amérique, Mexique.

Tableau des indices boursiers dans le monde (25/1, 9h49) incluant Asie-Océanie, Afrique.

EUROPE VENDREDI 25 JANVIER 9h49

Tableau des indices européens incluant SECTEURS EURO STOXX, LES 50 VALEURS DE L'EURO STOXX, et les cours de l'euro.

FRANCFORT

Tableau des performances boursières à Francfort (24/1).

TOKYO

Tableau des performances boursières à Tokyo (25/1).

NEW YORK

Tableau des performances boursières à New York (séance du 24/1) incluant NYSE, NASDAQ, AFRIQUE.

MARCHÉ DES CHANGES

Tableau des taux de change pour Dollar, 100 Yens, Euro, Livre, Franc S.

LONDRES

Tableau des performances boursières à Londres (24/1).

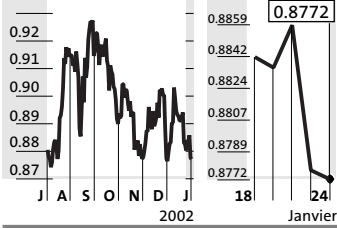
PARIS

Tableau des performances boursières à Paris (24/1).

LE COURS DE L'EURO

Tableau des cours de l'euro contre diverses monnaies.

EURO à 6 mois / EURO à 5 jours



TAUX D'INTÉRÊT LE 25/1

Tableau des taux d'intérêt pour France, Italie, Allemagne, Japon, États-Unis, Suisse.

TAUX COURANTS

Tableau des taux courants pour Taux de base bancaire, Taux des oblig., des sociétés privées, Taux d'intérêt légal, Crédit immobilier à taux fixe, etc.

MARCHÉS À TERME LE 25/1, 9h49

Tableau des marchés à terme pour Paris, Euro Ater, Euro Notio, Euro St 50, Euro Ft 50, Euro S, Euro Y, Euro Z, Euro S, Euro Y, Euro Z.

OR

Tableau des cours d'or et d'argent.

DENRÉES

Tableau des cours de diverses denrées.

MÉTAUX

Tableau des cours de métaux et produits dérivés.

PÉTROLE

Tableau des cours de pétrole.





## Les étoffes du désir

Marqués par le départ d'Yves Saint Laurent, les défilés de haute couture présentés à Paris du 19 au 23 janvier ont multiplié les emprunts aux cultures du monde et les clin d'œil surréalistes



particulière (...) en évitant le conformisme des logiques de groupe. Rien ni personne n'empêchera l'éclosion de nouveaux talents dans la diversité des modes d'expression », a écrit le couturier, qui présente des collections depuis 1965. Dans le Musée du jeu de paume transformé en boudoir orientaliste, il a magnifié un savoir-faire et « un sujet de désir » dans le flou sensuel de blouses de soie aux imprimés indiens, de robes de tanagra en mousseline plissée portées sous des manteaux tibétains ou de ceintures bijoux tintant sur les hanches comme des grelots.

« La croire encore, y croire toujours, douce au toucher, haute en coutures », a inscrit Christian Lacroix sur son programme, entendant bien défendre une haute couture « légère et solide ». Pour sa col-

PENDANT les défilés de haute couture organisés à Paris du 19 au 23 janvier, les adieux d'Yves Saint Laurent et la polémique réveillée par Pierre Bergé sur la fin de cette activité déficitaire auront plus alimenté les conversations que les tendances des collections de l'été. Les vingt-six défilés inscrits sur le calendrier officiel de la profession et la vingtaine de manifestations off ont pourtant rassemblé des créateurs aux profils divers, certains concevant la totalité d'une collection avec 10 000 € et d'autres dépensant cent fois plus pour le seul défilé.



### La couture Amélie Poulain de Jean Paul Gaultier

Inès de la Fressange, Violetta Sanchez, Carla Bruni, Naomi Campbell... les top models d'hier – c'est-à-dire de plus de 30 ans – sont revenus défilé pour Jean Paul Gaultier, qui rendait un nouvel hommage à Paris. L'enfant d'Arcueil s'inspire des ambiances lisses d'Amélie Poulain et du Paname plus gouailleux d'Yvette Guilbert, au fil de modèles baptisés « Place des Abbesses », « Chat noir » ou « Sacré-Cœur ». Le poulbot en marcel à broderies « constellation » côtoie la danseuse en tutu renversé « Moulin Rouge » ou la cocotte en fourreau noir aussi bijoutée que Nancy Cunard sous l'objectif de Man Ray. Si Gaultier se laisse aller parfois à un certain conformisme, on retrouve son impertinence dans sa façon de détourner des cravates en robe du soir, de transformer une marinière en haut de jersey drapé à longs pans ou d'anoblir le jean dans une veste à manches pagode, travaillée fil à fil pendant 250 heures. Le défilé était aussi l'occasion pour le couturier – soutenu financièrement par Hermès depuis 1999 – de montrer son futur siège de 4 000 m<sup>2</sup> installé au 350, rue Saint-Martin (3<sup>e</sup> arrondissement) dans un immeuble de 1912 dédié à l'origine à l'Avenir du prolétariat. En attendant la fin des travaux, prévue pour 2004, Jean Paul Gaultier a loué une partie de l'immeuble au PS, le temps de la campagne présidentielle.

*Tee-shirt de voile indien bordé de dentelle métallique et jupe en satin pistache et jade, Christian Lacroix (ci-contre). Débardeur à broderies constellations et bijoux de mercure, dans la collection « Hommage à Paris », de Jean Paul Gaultier (ci-dessus).*

Emanuel Ungaro a voulu éteindre la voix des Cassandre dans un texte distribué lors de son défilé. « L'histoire et la noblesse de la haute couture ne s'arrêtent pas ici ou là, car elle s'avère la référence absolue de l'excellence de cette profession très

lection, présentée à l'Ecole des beaux-arts, il continue son voyage à travers les continents et les époques, excellant dans l'art d'assembler une toile africaine de Barbès et une soie XVIII<sup>e</sup> sur un spencer ou une robe à pouf. L'image de Frida

Kahlo surgit dans des dentelles « enlumines » ou une mariée au visage de madone auréolé d'organ-di blanc et de fils d'argent. Le tissu frissonne et s'anime dans un fourreau chair en voile bouillonné ou dans une veste de satin plissé vieil ivoire.

### UNE PLUIE DE PAILLETES

Comme pour s'extraire d'un environnement assombri par le 11 septembre et les conflits multiples, les couturiers ont laissé exploser la couleur dans un tour du monde des inspirations. Aidé par 250 techniciens qui ont œuvré pendant six jours, John Galliano a orchestré une parade à gros budget pour Dior à l'hippodrome d'Auteuil : pluie de paillettes rouges pour le final, troupe de musiciens japonais, contorsionnistes, danseuses en pointes, gymnastes... « Je suis complètement sourde, c'est comme si j'avais passé la nuit en boîte », lance à la fin du défilé une cliente.

A ces femmes d'imaginer, sous les superpositions et l'accessoirisation délirante (guêtres de Lapone en fourrure, perruques rasta en mèches de laine), la manière de porter séparément chaque pièce. Le couturier anglais se fait décisif de la chanteur d'une mode fusion, puisant ses références dans le cirque de Shanghai ou dans les Ballets russes, dans le folklore du Péloponnèse ou sur les cavaliers des steppes mongoles. Chemise d'arlequin, pantalon « baggy » en soie chinoise ou veste brodée aux manches de 2 mètres de long témoignent, au-delà du spectacle, d'un artisanat et d'un vrai savoir-faire.

La blondissime Donatella Versace invitait également au cirque avec une série de corsets d'écuyère ou de fourreaux constellés de strass, destinés à une clientèle de sirènes

hollywoodiennes. Mais le cirque était surtout dans la salle avec l'arrivée tardive de Madonna et Gwyneth Paltrow escortées par une horde de gardes du corps, la présence de la fille de Bill Clinton, Chelsea, et l'irruption de militants anti-fourrure sur le podium, venus également brandir leurs banderoles chez Jean Paul Gaultier et Valentino. Loin de ces panoplies de meneuses de revue, le Romain Valentino propose un classicisme sans faux plis, presque trop sage, célébrant la rencontre entre Jackie Kennedy et Joséphine de Beauharnais dans un manteau de cachemire, des tailleurs à taille Empire – le leitmotiv de la saison – ou des robes de cocktail aux volants de soie poudrée.

Plus lugubre, la deuxième collection couture du Gallois Julien Mac Donald pour Givenchy montre la difficulté pour cette maison, qui fêtera ses cinquante ans en février, d'asseoir sa nouvelle image. Plus proches des déconstructions gothiques du jeune Belge Libertin Louison que de l'élégance d'Hubert de Givenchy, les modèles semblent – volontairement – avoir séjourné dans un grenier poussiéreux. Jupons de tulle déchiquetés pendant quatre jours dans les ateliers, capuchon en macramé ou smoking recouvert de fausse toile d'araignée – une fibre de résine appliquée à chaud – cultivent un néoromantisme trash.

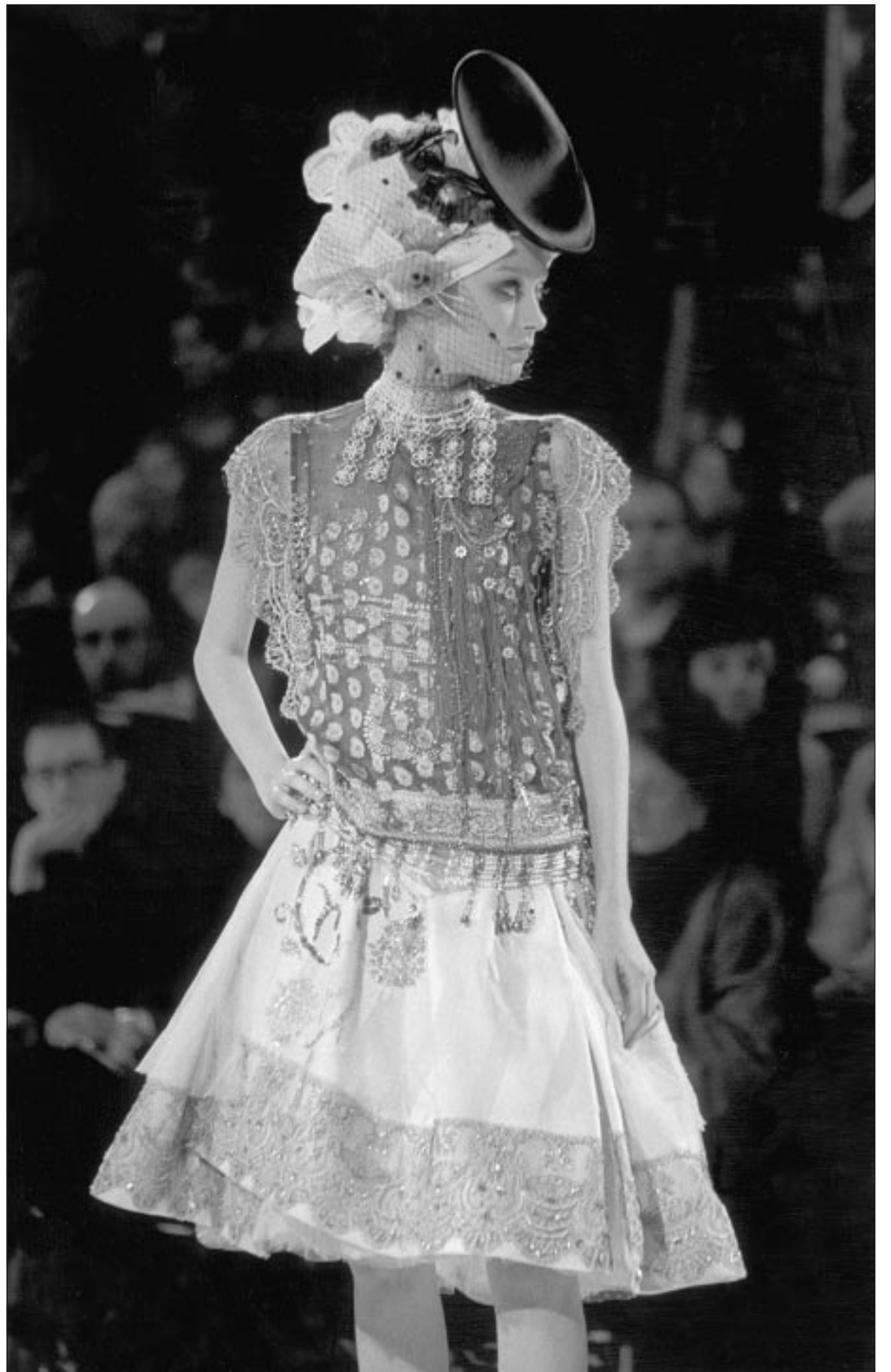
Les lacérations ont aussi lourdement inspiré Stéphane Rolland chez Scherrer, dans une collection qui laisse perplexe sur l'évolution de cette griffe. Entre redingote « Rafistolette » et fourreau en lambeaux de mousseline caca d'oie, les panoplies Scherrer semblent destinées à des entraîneuses de vieux dancing. Reste à voir si M<sup>me</sup> de Fon-

tenay a réussi à faire son choix entre les modèles « Hussard », « Ecarts de conduite » ou « Inhibée » pour ses Miss France assises au premier rang...

Parfois, il semble que le label couture couronne plus un travail manuel qu'une force de proposition. La collection du jeune Frédéric Molénac ressemble à une mauvaise compilation des classiques de John Galliano, entre corset mashaï, robe zippée en biais et jogging baggy.

S'il veut, légitimement, rapprocher la couture de la rue avec des tags, des motifs mangas et des

mannequins perchés sur des basquets compensées à la Loana, sa vision du vestiaire de l'après-11 septembre est d'un goût douteux, comme ce bombers porté avec un masque à gaz et transformable en robe souvenir décorée de drapeaux américains et de photos. Plus conceptuel, Yvan Mispelaere chez Féraud a des prétentions artistiques plus que vestimentaires avec ses assemblages aux citations dadaïstes. Mais à qui s'adresse cette couture en morceaux qui a l'air de fuir le corps ? En orbite depuis une vingtaine d'années, Courrèges est venu



*Un modèle du défilé Versace organisé au palais de Chaillot sur le thème du cirque (ci-contre). Les patchworks de soie imprimée de la collection d'Emanuel Ungaro, présentée au Musée du Jeu de paume (à gauche).*





## La Vénus à deux faces selon Yves Saint Laurent

CI-DESSUS : deux hommages à Marlene Dietrich par Yves Saint Laurent : un fourreau de satin blanc pour la version « Désire », un smoking noir très Morocco, les deux portés par Jerry Hall lors du défilé-rétrospective mardi

22 janvier au Centre Pompidou, qui a suscité tant d'émotion. Entre Mick Jagger et des extraits de *Turandot*, les sahariennes, les robes Mondrian et les Ballets russes, plus de trois cents modèles ont défilé. La Piazza avait pris

des airs de Croisette cannoise. La voix d'Yves Saint Laurent, enregistrée en 1968 pour l'émission « Dim Dam Dom », bousculait tous les temps de la mode : « Partir très loin, et revenir pour voir si j'ai toujours envie de faire des robes. »



atterrir à nouveau sur la planète couture. Mais en organisant son happening dans son vaisseau boutique mardi à 20 heures, pendant que la fête Saint Laurent battait son plein à Beaubourg, Courrèges – dont c'est également le quarantième anniversaire – s'est privé d'un bon nombre de spectateurs invités par son épouse, Coqueline, « à percevoir la "vision future" des technologies qui nous permettront "un jour" de vêtir notre corps par la génétique »...

Dans cette confusion des genres, on apprécie l'arrivée de jeunes gens plus ou moins au point mais complètement désinhibés, transformant la couture en un territoire de fantôme. Les visions hallucinées des jumeaux arméniens Tarloyan s'enchaînent dans une traîne de mousseline dévorée soutenue par des bâtons de bambou ou une

sorte de burqa de dentelle blanche sur un pantalon sultan. Le trio « On aura Tout vu » – collaborateurs de Christian Lacroix pour les bijoux – a choisi une tour du XV<sup>e</sup> siècle pour présenter ses délires médiévaux kitsch sur des mannequins de plâtre parés d'armures de cristal ou de genouillères de fils d'argent aux allures d'insectes bizarroïdes.

Très influencés par les créations surréalistes d'Elsa Schiaparelli, les Moscovites Seredin & Vasiliev dramatisent une nouvelle fois le vestiaire dans des créations amusantes servies par l'excellence des broderies russes. L'accessoire devient essentiel avec d'énormes globes de métal en guise de manchettes ou un chapeau menaçant à bec

d'oiseau. La robe hantée de visages de poupée à longues tresses ou le tee-shirt dévoré par des scarabées dépassent la notion de bon ou de mauvais goût. Une autre façon de montrer que la vigueur de la haute couture – par-delà le nombre d'heures passées en atelier – réside dans la capacité de magnifier un artisanat et de sublimer la force d'un discours, en dehors de toute contrainte industrielle.

Anne-Laure Quilleriet

Photographies  
Ling Fei



## Des paruriers entre création et nostalgie

Acteurs de la haute couture depuis plus de 50 ans, le brodeur François Lesage et le plumassier André Lemarié déplorent des commandes de plus en plus tardives

« AUJOURD'HUI, on cherche plutôt à créer des chocs visuels. On va au savoir-défaire. Mais, avant de savoir défaire, il faut savoir faire », assène François Lesage, qui a repris l'atelier de broderie dirigé par ses parents en 1949, à l'âge de 19 ans. « Jusqu'à la guerre du Golfe, la maison travaillait à 80 % pour la haute couture. Maintenant, le prêt-à-porter représente 60 % de notre activité », explique le maître brodeur, dont l'entreprise a su s'adapter aux évolutions du métier. « Avant, il y avait une vraie création de motifs, alors qu'aujourd'hui la plupart des couturiers travaillent sur nos archives. On est plus dans une culture de "puces" », constate François Lesage, qui peut stimuler l'imaginaire des créateurs avec ses 60 000 échantillons de broderies archivés – enrichis d'une centaine de nouveaux motifs tous les six mois –, qui représentent plus de 20 millions d'heures de travail depuis 1868. Cette fois, il a ressorti pour Dior un ensemble d'échantillons d'avant 1920 – qu'il a fallu reproduire en simulant les dégradations du temps – et réalisé à la demande d'Yves Saint Laurent des broderies inédites de zinnias et de capucines, destinées à des modèles qui n'ont pas défilé mardi soir à Beaubourg mais qui seront normalement proposés aux clientes dans les salons de l'avenue Marceau. « Avec le départ d'Yves Saint Laurent, je perds une lumière dans les yeux quand je montre mes échantillons. Maintenant, je les dépose ou je traite avec les collaborateurs des couturiers », regrette François Lesage. « Le départ d'Yves Saint Laurent, c'est la fin d'un monde que nous avons connu, basé sur des affaires et de la confiance. Maintenant, quand on doit laisser sa carte d'identité au comptoir, c'est autre chose », renchérit André Lemarié, 77 ans, qui travaille depuis 1946 dans la maison fondée par sa grand-mère en 1880, spécialisée dans la plume et la fleur stylisée. « On a reçu les premiers coups de fil le 3 janvier pour voir les échantillons, et les premières commandes ont été prises à partir du 7 janvier. Il fut un temps où l'on montrait nos collections à partir du 25 novembre », explique-t-il à propos de la haute couture de l'été 2002, où la plume était à l'honneur.

A.-L. Q.



Les créations effilochées de Julien Macdonald, chez Givenchy, ci-dessus. De gauche à droite : jaquette pailletée et chapeau en cuir et plumes des Russes Seredin & Vasiliev ; robe brodée en denim et lin blanc de John Galliano, qui mixe les folklores, chez Dior.

res, on apprécie l'arrivée de jeunes gens plus ou moins au point mais complètement désinhibés, transformant la couture en un territoire de fantôme. Les visions hallucinées des jumeaux arméniens Tarloyan s'enchaînent dans une traîne de mousseline dévorée soutenue par des bâtons de bambou ou une

### PERRONO - BIJOUX

Anciens - Occasions - Argenterie  
Pierre précieuses - Brillants  
Création et transformation  
Achats, Ventes,  
Echanges, Réparations  
Sélectionné par le guide  
"PARIS PAS CHER"

OPERA angle bd. des Italiens  
4, chaussée d'Antin  
ETOILE 37, avenue Victor Hugo  
ouverts du mardi au samedi

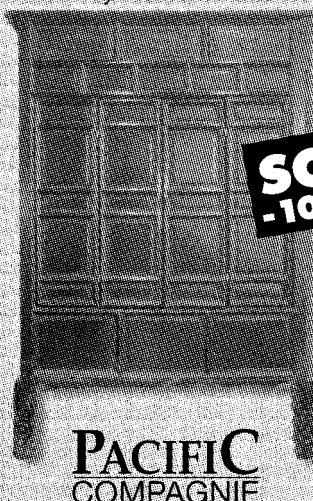
### Jacques Gautier

Bijoux d'art



36, rue Jacob 75006 Paris  
Tél./fax : 01 42 60 84 33

Canapés, sièges en racines de jacinthe d'eau,  
mobiliers de jardin en teck,  
meubles et objets chinois, bronzes...



**SOLDES**  
-10 à -50%

PACIFIC  
COMPAGNIE

20 bis, av. Mac-Mahon - 75017 PARIS - Tél : 01 44 09 85 55 - Fax : 01 44 09 03 37  
www.pacific-compagnie.com Livraison France et étranger info@pacific-compagnie.com  
Ouvert le dimanche 20 janvier

### Soldes

**RUE DE PARADIS**

10 Boutiques Tables & Cadeaux

Bernardaud, Haviland,  
Raynaud, Christofle,  
Lalique, Saint-Louis,  
Daum, Sèvres,  
Ercuis, Guy Degrenne,  
et d'autres marques.

Rue de Paradis  
PARIS 10<sup>e</sup>  
Métro Gare de l'Est-Poissonnière

Chaque lundi avec

**Le Monde**  
DATÉ MARDI

retrouvez

**LE MONDE ECONOMIE**



# CULTURE

## BANDE DESSINÉE

Le 29<sup>e</sup> Festival international de la BD attend plus de 200 000 visiteurs en quatre jours. A ce succès public s'ajoutent le dynamisme du secteur éditorial et l'importance croissante des produits dérivés

# Angoulême planche sur l'avenir de ses bulles

C'EST un coffret à l'élégante couverture blanche, avec preuves – drogues, douilles, stylo – incriminant un serial killer. Ce coffret recèle aussi une histoire inédite de Soda, héros de BD, clergyman officiant à Saint-Patrick, à New York, également enquêteur de police. Les 450 exemplaires de ce coffret, à 110 euros l'unité, trouveront sans problème des amateurs.

L'inflation de coffrets et de tirages de têtes consacrés aux héros de bandes dessinées – ceux de Manara, Paul Gillon, Jodorowsky, Trillo... – indique à quel point la BD, affaire d'auteurs et de lecteurs, est aussi un enjeu commercial et populaire. En témoignent la bonne santé de ce secteur éditorial (« Le Monde des livres » du 25 janvier), l'importance croissante des stands de produits dérivés et des bureaux dédiés aux cessions de droits internationaux, mais aussi le nombre de visiteurs attendus au 29<sup>e</sup> Festival international de la BD d'Angoulême, jusqu'au 27 janvier.

Selon Jean-Marc Thévenet, directeur du Festival, Angoulême aurait accueilli 200 000 visiteurs en 2000, dans les différents lieux de la ville dévolus à la BD, ce qui se fait sous les bulles, où le public chasse les dédicaces des 600 auteurs attendus

(plus de la moitié de la profession !), au Centre national de la bande dessinée et de l'image (CNBDI), au théâtre, etc.

La cuvée 2001 devrait être meilleure encore. Le public a le choix entre une vingtaine de manifestations. A tout seigneur tout honneur : une exposition baptisée « Martin Veyron, faiseur d'histoires » est consacrée au président de ce Festival, qui avec son jury – Anna Gavalda, Jackie Berroyer, William Klein, Alain Schifres, Alain Jaubert et Francis Giraud – a choisi les différents prix, les Alph'arts. Son successeur doit être désigné samedi 26 janvier. On y voit des planches de BD de la première aventure de son héros, *Bernard Lermite*, jusqu'aux dessins de son dernier album, (*Sic*), publié chez Albin Michel, ses croquis de presse parus dans *L'Observateur*, *L'Événement du jeudi*, etc.

Autres expositions majeures, celle réservée à Jean-Marc Rochette, auteur d'*Edmond le cochon*, *Napoléon et Bonaparte* (éd. Casterman), ou celle sur les planches originales de *Peter Pan*, de Régis Loisel. Une autre consacrée à la BD américaine, sous le titre « Comics : génération indépendant », présente une vingtaine de dessinateurs et

scénaristes comme Alan Moore, Jeff Smith, Howard Cruse, Dylan Horrocks... Ils symbolisent le renouveau de la bande dessinée américaine, revivifiée par ses auteurs après l'effondrement de ce genre outre-Atlantique, dû à la raréfaction des réseaux de distribution de presse. Parallèlement, une autre exposition, intitulée « Maîtres de la BD américaine », accueillera l'un de ses plus brillants représentants, Will Eisner. A 84 ans, le créateur du *Spirit* sera l'invité d'honneur du festival, qu'il présida en 1975.

### QUELQUES POLÉMIQUES

Parmi les autres expositions vedettes figurent « Autour du voyage », « Sport et bande dessinée », « Carlos Nine » ou encore « Traits contemporains », organisée par les Centres E. Leclerc – partenaire du festival, avec la Caisse d'épargne, Gaz de France, Coca-Cola et la mutuelle Smatis. Enfin, un autre espace accueille les fanzines tandis que l'association Underboom présente des spectacles de rue, des concerts et des performances.

Comme il n'est pas de Festival d'Angoulême sans polémique, il y est question des dernières discussions entre l'association qui dirige le Festival, présidée par Yves Poi-



« Pilules Blues », de Frederik Peeters (éd. Atrabile, coll. « Flegme »).



« La Valse des alliances », de Will Eisner (éd. Delcourt).



not, et l'Académie des Grands Prix, réunion de tous les auteurs de BD ayant présidé Angoulême depuis sa création en 1973.

La première, soucieuse de couronner un auteur grand public, aurait voulu remettre elle-même le Grand Prix de la trentième édition du festival, en 2003. Mais la levée de boucliers du côté des auteurs lui

rente a été déclaré impropre, ou le développement du pôle images fixes et animées d'Angoulême, Magelis, voire les relations politiques et financières entre la mairie et le festival. Sans oublier, surtout, la concurrence du futur Salon Paris BD, confié à Bertrand Morisset, ancien patron du Salon du livre et de la FIAC, qui ouvrira ses portes

### Haltères et phylactères

Nombreux sont les personnages de BD à avoir côtoyé, le temps d'un album ou d'une série, l'univers du sport. Astérix a participé aux Jeux olympiques de l'Antiquité, les Pieds Nickelés ont multiplié les coups tordus dans le Tour de France, Superman a affronté Mohammed Ali et Fantasio a rivalisé d'adresse automobile avec Fangio. Même Gaston Lagaffe, pourtant allergique à l'effort, s'est essayé au football, au rugby, au cyclisme, au basketball et à la course à pied. L'exposition « Sport et BD », réalisée avec le journal *L'Équipe* et le Musée olympique de Lausanne, évoque les relations entre ces deux manifestations d'expression populaire, en dix thèmes et 80 planches originales. Ce voyage entre haltères et phylactères rend particulièrement hommage à trois maîtres du genre : Jean Graton, père du coureur automobile Michel Vaillant, Raymond Reding, créateur du footballeur Eric Castel, et René Pellos, inoubliable dessinateur du Tour de France.

Exposition « Sport et BD », du 24 au 27 janvier, place Saint-Martial, Angoulême.

a fait faire machine arrière. Plusieurs autres sujets alimentent les polémiques de la capitale du neuvième art, comme l'avenir de la fusée Tintin, reportée sine die après que le terrain en bord de Cha-

pointe d'anxiété un responsable du Festival d'Angoulême. La ministre de la culture et de la communication, Catherine Tasca, interpellée par la tribune libre publiée dans *Le Monde* du 15 janvier par le directeur du Festival, Jean-Marc Thévenet, s'est rendue sous les bulles dans la soirée du jeudi 24 janvier, juste avant la remise traditionnelle des Alph'arts. Elle a octroyé au Festival d'Angoulême une subvention de 22 867 euros (150 000 F). Pas de quoi aider à peaufiner des projets culturels autour de la BD à Angoulême, à la veille de son trentième anniversaire.

Y.-M. L.

Festival de la BD d'Angoulême. Réservation billetterie : 08-20-07-20-20 (numéro indigo). Passeport un jour adulte : 9,15 € ; trois jours adulte : 18,25 € ; un jour 7/18 ans : 4,55 €. Enfants de moins de 7 ans : gratuit. Forfait trois jours pour groupes de plus de vingt personnes : réservation par téléphone au 08-20-85-58-48 (numéro indigo) : gratuit pour les moins de 7 ans ; 4,57 € par personne pour les 7-18 ans ; 7,62 € par personne pour les adultes.



« Max et Nina : pour le meilleur et pour le pire », de Dodo et Ben Radis (Albin Michel, 64 p., 12,50 €).

## Martin Veyron, président du 29<sup>e</sup> Festival d'Angoulême

### « Seuls les auteurs parlant de notre époque m'intéressent »

Que signifie pour vous la présidence du 29<sup>e</sup> Festival d'Angoulême ?

Le ton à mon égard a changé, il y a une certaine déférence. On croit d'abord que c'est de l'ironie, mais non. Personnellement, c'est très agréable. Quant aux médias, j'en ai l'habitude comme les autres auteurs de BD. C'est la consécration puis l'oubli immédiat. Ce qui me frappe, c'est cette question qui revient toujours : « Pourquoi dessinez-vous des bourgeois ? » C'est peut-être dû en partie à ma série *Bernard Lermite*, que j'ai arrêtée : faire vivre quelqu'un qui ne fiche rien quand il y a autant de chômeurs, cela me paraissait indécent. J'ai plutôt l'impression de décrire ce que je connais, les classes moyennes. Mais dès qu'on met une cravate à un personnage, les gens croient que c'est un bourgeois, alors que les codes ont changé.

Concrètement, j'ai modifié le système des Alph'arts. Avec la direction du festival, j'ai fait supprimer les prix « humour » et « étranger », catégories qui étiquetaient des auteurs en particulier et créaient des ghettos dans le ghetto et qui me semblaient obsolètes. Je les ai remplacés par deux Alph'arts « dessin » et « dialogues ».

Vous pensez que le monde de

### la BD reste un ghetto ?

Majoritairement, la BD n'a pas évolué. Pourquoi relirait-on à l'infini les albums de notre enfance ? C'est de la nostalgie, et cela donne des boutiques avec des affiches colorées et des statuettes pour fétichistes. Les auteurs qui m'intéressent sont ceux qui parlent de notre époque, de ce qui est contemporain. Comme Crumb, Forest, Pétillon ou Vuillemin puis la nouvelle génération des Tronheim, Sfarr, de Crécy et de L'Association, tous ceux et celles qui font des BD qu'on peut offrir à un ami sans passer pour un retardé.

Le dessin de presse vous tente toujours ?

J'aimerais travailler régulièrement pour un titre. J'ai été viré d'*Infomatin*, je n'ai pas tenu deux semaines à *Elle*. Ce doit être mon

côté iconoclaste. La presse a peur du dessin de presse, elle préfère l'illustration. Actuellement, *Le Nouvel Observateur* me demande. On me dit : « C'est un dossier pour toi, tu



dessines bien les cadres. » On est peu à dessiner l'entreprise comme elle est : bureaux, baies vitrées, ordinateurs. Certains dessinent encore les patrons avec un cigare et un haut-de-forme...

« Ce qui vous intéresse, c'est plutôt les relations hommes-femmes ?

### Les Alph'arts remis par le jury

- Meilleur album de l'année : *Isaac le pirate*, de Christophe Blain (Dargaud).
- Meilleur dessin : *Le Cri du peuple*, de Jacques Tardi, sur un scénario de Jean Vautrin (Casterman).
- Meilleur scénario : *Persepolis 2*, de Marjane Satrapi (L'Association).
- Meilleur dialogue : *Terrain vague*,

- de Kaz (Cornélius).
- Meilleur premier album : *Le Val des ânes*, de Matthieu Blanchin (Ego comme X).
- Mention spéciale scénario : *Rural*, d'Etienne Davodeau (Delcourt).
- Prix Association des critiques de BD : *Un monde de différence*, de Howard Cruse (Vertige graphic).

Propos recueillis par Yves-Marie Labé

COSPE et MÉLODIE  
présentent

bévinnda  
CASINO DE PARIS  
au

16 rue de Clichy 75009 Paris  
M° Trinité ou Place de Clichy

lundi 4 Février 2002  
mardi 5 Février 2002

à 20h30

www.bevinda.net  
Locations : Fnac, Carrefour, Bon Marché, 0 892 68 36 22 (0,34€/min), www.fnac.com  
et Casino de Paris (sur place, par téléphone au 01 49 95 99 99 et sur www.CasinoParis.fr)

forêt soutien

en partenariat avec  
Mairie de Paris











PIERRE GEORGES

## Hardi les bébés !

ALLEZ, pour changer, une bonne nouvelle. Un pic, enfin, et pas de pollution celui-là ! Un pic de naissances. Françaises, Français, vous pouvez être contents de vous ! Des bébés comme s'il en pleuvait, enfin c'est une image. Des bébés par centaines de milliers, 772 500 en 2001, record d'Europe des taux de natalité, si l'on veut bien excepter l'Irlande, qui n'a que cela à faire et où cela leur est, à la veillée, une manie que de se reproduire.

Haut les couffins ! La France peut pavoiser. Tout y va mal. Les discours politiques, patronaux, prévisionnistes annoncent le pire. Un PIB pas flamboyant. Le chômage qui rôde, l'inflation qui attend son heure. Les 35 heures qui en font un pays à cloche-pied économique. L'insécurité, la pauvreté, la fracture sociale, la pollution, les grèves. La voix de la France qui se perd, pauvre trou perdu dans le vaste et implacable monde. Le français même qui devient un vague patois, parlé par quelques dizaines de millions de hurons provinciaux. Ah oui, elle est belle la France, mon pauvre monsieur !

Eh bien oui, elle est belle. Tant qu'il y a des naissances, il y a de l'espoir. Entendez-vous dans nos campagnes, et nos maternités, monter ces féroces vagissements ! Il en naît de partout, de ces braves petits, la relève qui s'annonce, filles et garçons, roses et choux. Il en naît plus qu'en Allemagne, plus qu'en Angleterre, plus qu'en Espagne, en Italie. Tenez un seul chiffre, rituel comme un vieux réflexe historique et frontalier. Savez-vous combien ils sont les Allemands ? 82 millions. Et combien ils firent d'enfants en 2001, les Allemands ? 743 500 bébés. Moins que nous, un « nous » évidemment un peu

abusif. Moins tant en chiffres absolus qu'en taux de natalité. France, 13,1 bébés pour mille habitants. Allemagne, 9 pour mille ! Score sans appel sur la ligne bleue, et rose, des couffins !

Alors, bien sûr, on peut toujours se demander ce qui leur prend à nos jeunes couples de se reproduire ainsi. Et le leur demander. Sans doute, mais on n'ose trop s'avancer, car la donnée n'est pas statistiquement codifiable, l'amour y a-t-il sa part. Ainsi qu'une furieuse envie de bébé, irrésistible et beau projet en effet. Douce, ma douce, tendre, mon tendre, et si à l'occasion nos RTT on s'en faisait un petit ? Car, d'évidence, mais peut-être ne s'agit-il que d'une coïncidence ou d'une concomitance, plus les Français travaillent moins souvent, plus ils font moins difficilement des enfants.

Auquel cas, si telle était l'explication, il nous faudrait ici, et dans une belle langue de poésie énarquique, parler de l'émergence d'une génération Jospin. Sauf que ce serait là être misérablement partisan. Si les Français, et surtout les Françaises, qui y ont nettement plus de part, font de plus en plus d'enfants, c'est probablement avec l'idée que leur pays n'est pas si maudit. Et qu'en tout cas les lois sociales ne sont pas si mal faites que cela, dans le va-et-vient entre l'emploi féminin notamment et la maternité.

Bref, la France se repeuple allègrement. L'accroissement naturel de sa population, cette balance entre les entrants en vie et les sortants si l'on peut dire, représente même 70 % de celui de la zone euro. Ah, mais ! Autrement dit, les troupes fraîches et joyeuses s'avancent, horizon 2020 pour payer nos retraites. Hardi, petits ! Sauvez-nous les bébés !

## A Angeles, le retour des GI ravit les belles de nuit philippines

ANGELES (Philippines)  
de notre envoyé spécial

Quand, l'an dernier, le bruit a couru que l'armée américaine allait revenir aux Philippines, des commerçants d'Angeles ont publié des affiches de « bienvenue ». Le « quartier rouge » de cette ville qui grouille de monde, à deux heures d'autoroute au nord de Manille, n'est séparé que par un grillage de l'aéroport de Clark, où des milliers d'Américains ont été stationnés jusqu'en 1991, quand le Sénat philippin a interdit le stationnement de forces étrangères dans l'archipel. Les hôtes des bars, karaokés ou boîtes de nuit espèrent le retour des GI, le plus tôt sera le mieux.

Comme à Zamboanga, un port de l'extrême sud du pays où les premiers éléments de forces spéciales américaines débarquent ces jours-ci, de jeunes Philippines espèrent déjà dénicher un amant ou même — qui sait ? — un mari qui l'emmènera outre-Pacifique. Certaines rêvent d'un enfant : les Américains — les Américains en auraient laissé une trentaine de milliers derrière eux en 1991 — sont bien acceptés dans un archipel dont 85 % des habitants sont des chrétiens, legs de plus de trois siècles de colonisation espagnole suivis de plus d'un demi-siècle de domination américaine.

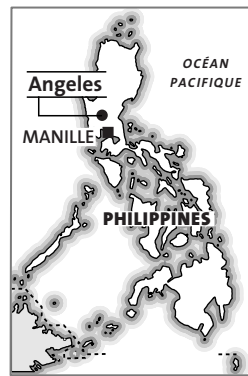
Pour l'instant, les belles d'Angeles se sont reconverties dans l'accueil de retraités australiens qu'on peut voir conversant autour d'une bière à l'heure de l'apéritif sur les terrasses des bars et cafés. « Nous avons toujours la réputation de Sin City, ville du vice, car les Australiens ont repris les bars abandonnés par les Américains », dit Mark, un historien local. On aperçoit également des Allemands ou des Suisses en goguette. La vie n'est pas chère à Angeles et le prix d'une nuit en bonne compagnie y est de 500 à 1 000 pesos, soit de 10 à 20 euros. Les autres étrangers présents sont des Sud-Coréens et des Japonais employés dans une zone industrielle aménagée ces dernières années sur une partie de la base de Clark, dont le territoire est de 45 000 hectares.



Manille veut interdire les sorties individuelles des soldats américains.

Des dizaines de milliers d'Américains animaient encore, dans les années 1980, le complexe aéroportuaire de la baie de Subic et de Clark, sur l'île de Luçon. « A Angeles, les familles américaines s'étaient installées en ville et les célibataires se mettaient en ménage sur place. Les choses ne se présentent pas encore de la même façon cette fois-ci », dit Gil Lim, un ancien activiste politique, hostile à la présence de bases américaines, qui s'est reconverti dans l'immobilier. En effet, les Américains sont revenus pour ce qui est présenté, ici, comme des « manœuvres conjointes » et jusqu'à présent ils n'ont pas mis le nez dehors.

On parle d'un peu plus de six cents hommes qui resteront de six mois à un an. Cent soixante éléments des forces spéciales se rendront notamment sur la petite île méridionale de Basilan, où



et à l'excellente mine bavarde sur les pelouses de Mimosa, luxueux complexe hôtelier, comprenant golf, casino et bungalows aménagés à partir d'anciens bâtiments et de résidences américaines. Un peu plus loin, Fontana abrite des dizaines de villas où de riches Manillais viennent passer le week-end ou des vacances. Parlementaires et ministres s'y retrouvent volontiers pour régler leurs affaires sur un deuxième terrain de golf. Un peu plus loin encore, des dizaines d'autres bâtiments, dont l'ancien hôpital américain, sont envahis par des herbes folles. Toujours sur le territoire de la base, les superbes installations d'Expo Philippines, inaugurées en 1998, sont vides.

A Angeles, l'évacuation américaine a coïncidé avec la dernière et redoutable éruption du mont Pinatubo. Mais la ville s'est débarrassée de son tapis de cendres et son économie semble s'être remise de ces deux tremblements, même si le chômage, en ville, reste important. Dans le quartier rouge, l'affiche d'un café appelle à venir « célébrer la fête nationale australienne ». Une demi-douzaine de vieux Australiens, dont un sur chaise roulante, trinquent alors que leurs hôtes attendent toujours leur premier client américain.

Jean-Claude Pomonti

IL Y A 50 ANS, DANS Le Monde

## Après le rideau de fer

LE CONGRÈS DES EXILÉS de l'Europe orientale s'est terminé à Londres, où trois mille cinq cents personnes ont acclamé une résolution qui condamne la doctrine de la coexistence pacifique. Les cent cinquante délégués, qui s'étaient réunis sous l'égide du Mouvement européen, sont arrivés en effet à la conclusion qu'une « paix authentique et durable » est impossible tant que « l'indépendance nationale et la liberté personnelle ne seront pas réta-

blies » derrière le rideau de fer. Le caractère équivoque de cette résolution reflète les tendances qui se sont affrontées au cours des travaux. Tous les délégués se sont défendus d'avoir des intentions agressives, et les Britanniques étaient particulièrement anxieux de ne pas embarrasser M. Churchill et M. Eden par des manifestations provocatrices. D'ailleurs, en réunissant pour la première fois les porte-parole de l'émigration orientale et

les avocats de la cause européenne en Occident, il s'agissait non pas de préparer un plan d'action, mais de prouver aux peuples de l'Est qu'ils ne sont pas oubliés, et d'entretenir chez eux « la flamme de l'espoir ». Loin d'envisager une mobilisation, les organisateurs n'ont même pas voulu s'intéresser à l'action des mouvements de résistance.

Jean Wetz  
(26 janvier 1952.)

EN LIGNE SUR lemonde.fr



■ Que restera-t-il de Pierre Bourdieu ?  
Donnez votre avis sur les forums

du monde.fr. <http://forums.lemonde.fr> rubrique Science et technique/Sociologie.

■ Silvio Berlusconi et les prostituées.  
Le président du conseil italien envisage de légaliser les maisons closes.

■ Présomption d'innocence. Un dossier complet pour comprendre la réforme de la loi Guigou. A lire sur lemonde.fr

CONTACTS

► RÉDACTION

21 bis, rue Claude-Bernard, 75242 Paris  
Cedex 05. Tél : 01-42-17-20-20 ;  
télécopieur : 01-42-17-21-21 ;  
téléc : 202 806 F

► ABONNEMENTS

Par téléphone : 01-42-17-32-90  
Sur Internet : <http://abo.lemonde.fr>

Par courrier.

Changement d'adresse et suspension :  
0-825-022-021 (0,15 euro TTC/min)

► INTERNET

Site d'information : [www.lemonde.fr](http://www.lemonde.fr)  
Site finances : <http://finances.lemonde.fr>  
Site nouvelles technologies :  
<http://interactif.lemonde.fr>  
Guide culturel : <http://aden.lemonde.fr>

Marché de l'emploi :

<http://emploi.lemonde.fr>Site éducation : <http://educ.lemonde.fr>

Marché de l'immobilier :

<http://immo.lemonde.fr>

► TÉLÉMATIQUE

3615 lemonde

► DOCUMENTATION

Sur Internet : <http://archives.lemonde.fr>

► COLLECTION

Le Monde sur CD-ROM :

01-44-88-46-60

Le Monde sur microfilms

03-88-71-42-30

► LE MONDE 2

Abonnements : 01-42-17-32-90

En vente : « Histoires d'euros ».

■ Tirage du Monde daté vendredi 25 janvier 2002 : 570 544 exemplaires.

1-3

Nos abonnés trouveront avec ce numéro le supplément « Radio-Télévision ».

Demain dans Le Monde - Dossier spécial 8 pages

# Ils seront tous à Porto Alegre !

Dans un monde plus complexe, Le Monde est plus complet